

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

IIÈME ANNÉE VOL. III.

MONTREAL, JEUDI, 5 JANVIER 1871.

No. 10

SOMMAIRE du No. 10—5 Janvier, 1871.

Agronomie.

AGRICULTURE PROPREMENT DITE.—Des engrais. Classification des engrais. Engrais provenant des végétaux. Engrais verts.—P. Joigneaux..... 145

CARRIERE AGRICOLE.—L'éducation. Ffjets de l'éducation sur l'agriculture. Il faut se délier des théories. L'éducation des collèges. En affaires, les protestants montrent-ils plus d'aptitudes que les catholiques. Les intérêts généraux et les intérêts privés. L'avidité des places lucratives. La pratique de l'agriculture.—M. de Dombalse..... 147

TRAITEMENT DES FUMIERS. Motifs et raisons. Souhaits de nouvelle année. Bonne et ferme volonté.—Club agricole de St. Antoine..... 158

LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRES.—Première partie. Chapitre XXXI. Il arrive un malheur à Progrès. Météorisation des vaches. Conversation avec Routineau. Quelques réflexions sur différentes choses..... 158

Notes de la Semaine.

1870—1871..... 151

LA STABILISATION PERMANENTE.—Economie des clôtures. L'augmentation des fumiers. Economie sur la nourriture; et destruction des mauvaises herbes. Economie du terrain. Récolter en vue de la stabulation. Comment nourrir le bétail? Conclusion. L'essai en petit?..... 154

A NOS COLLABORATEURS...... 157

EXAMEN DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE D'AGRICULTURE DE L'ASSOMPTION...... 157

CAUSERIES AGRICOLES...... 157

PUBLICATION DES RAPPORTS DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.—F. X. L..... 158

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ D'HOCHELAGA...... 158

MEILLEUR ENGRAIS POUR LES COCHONS.—Dr. Genand..... 158

Illustration.

Semeuse Rodier..... 159

Feuilleton.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le retour.... 159

LES MARCHÉS DE LA PROVINCE...... 160

NOUS PAYERONS AUX AGENTS

Un salaire de \$35 PAR SEMAINE, ou nous allouons une forte commission pour vendre notre nouvelle invention. Adresse.

J. W. FRINK & CIE., Marshall, Mich.

30 Octobre.

24-ap

Agriculture proprement dite.

Extraits du *Livre de la Ferme* par JOIGNEAUX, préparés spécialement pour la *Semaine Agricole*.

Des engrais.

Les premières plantes qui ont poussé sur le globe ont, à n'en point douter, trouvé, dans le sol et dans l'atmosphère, les substances nécessaires à leur développement. Le garde-manger avait été approvisionné à leur intention; la nature, en partageant le monde aux plantes qu'elle venait de créer, avait eu la prévoyance de préparer et d'assurer les vivres selon l'appétit et les goûts de celles-ci. C'est à ces vivres que nous donnons le nom d'engrais, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

La mère nouricière des végétaux ne donne rien sans espoir de retour; elle ne fait que des avances et compte sur la restitution. Une plante sauvage doit restituer tôt ou tard ce qu'elle emprunte au sol pour faire sa tige, son bois, ses feuilles, ses fruits. Ce qui est sorti de la terre est appelé à y retourner; en sorte que cette terre, au lieu de s'appauvrir, s'enrichit, puisqu'elle reprend non-seulement ce qu'elle a prêté, mais aussi ce que l'atmosphère a prêté de son côté. En un mot, la plante qui emprunte pour croître, rembourse capital et intérêt, en mourant et pourrissant sur place. Voilà pour quoi, d'année en année, les friches et les forêts enrichissent le sol; voilà pourquoi l'on boise et l'on gazonne les terrains pauvres pour les améliorer.

Mais du moment où nous enlevons au sol, pour notre usage ou pour celui de nos bêtes, les arbres ou les herbes qu'il produit naturellement, nous empêchons évidemment la restitution de ce qu'il a prêté; nous lui dérobons ce qui lui revient de droit et si nous continuons d'agir ainsi pendant un certain nombre d'années, il arrive qu'à force de prendre et de ne rien rendre, nous épuisons les provisions. C'est ce que font la plupart des défri-

cheurs de tous les pays. Aussi longtemps qu'une défriche porte des récoltes satisfaisantes, on les lui prend, sans le moins du monde songer à la fumer; on y songe que lorsqu'elle refuse le service, c'est-à-dire quand il est déjà trop tard, et alors, on ne parvient à réparer le mal qu'à grand renfort de sacrifices. Les cultivateurs européens qui, les premiers, vinrent se fixer sur les bords de l'Ohio, par exemple, y trouvèrent, à ce qu'on dit, outre les forêts séculaires, des herbages, séculaires aussi, s'élevant à hauteur d'hommes, puis mourant, se décomposant et renaissant chaque année de leurs propres débris. Ils mirent le feu dans les forêts et dans les herbages mêlés de broussailles, afin d'en avoir plus tôt fini, d'y amener plus tôt la charrue et d'entreprendre une culture régulière. Les terrains qui, depuis le commencement du monde, avaient reçu en remboursement de leurs avances, le bois mort, les feuilles mortes, et les brins pourris de nous ne savons combien de générations d'arbres et d'herbes, étaient d'une richesse incroyable et semblaient inépuisables. Cependant, au bout d'un demi-siècle, et parfois en moins de temps, la fertilité baissa, et de nos jours, on rencontre en Amérique des contrées totalement épuisées, et on reconnaît l'inconvénient des emprunts successifs qui ne sont pas suivis de restitution.

Donc, pour maintenir la fertilité d'un terrain, il faut absolument lui rendre une partie de ses récoltes ou quelque chose d'équivalent. Or, c'est précisément ce que fait le cultivateur qui fume ses champs, puisque le fumier qu'il y conduit a été fabriqué avec la paille des gerbes récoltées et avec les déjections des animaux qui ont mangé l'avoine, l'orge, le son de froment et les fourrages. Un cultivateur qui ne fume point ses prés, d'où il enlève plusieurs coupes tous les ans, les entretient au moyen des urines et des excréments qui restituent une bonne partie de ce que les bêtes mangent.

Pour faire les choses exactement comme les fait la nature, il faudrait rendre, par exemple, soit aux près, soit aux champs, le fumier des vaches ou des bœufs qui vivent de l'herbe de ces près ou des racines de ces champs; il faudrait rendre aux truffières et luzernières le fumier des animaux qui vivent de fourrages artificiels; aux terres à céréales, celui des bêtes qui vivent d'avoine, d'orge, de seigle, de paille et de son, ainsi que les déjections de l'homme qui se nourrit de pain. Il conviendrait de même de restituer les tourteaux de lin et toutes les autres matières enlevées des champs. La nature nous conseille encore de restituer aux houblonnières les cônes de houblon des brasseries aux vergers les feuilles mortes, les marcs de pommes et de poires et les fruits gâtés; aux potagers, les déchets de légumes de nos halles et de nos cuisines. Ceci revient à dire que chaque plante porte avec elle et laisse après elle l'engrais qui lui convient le mieux. Or, c'est depuis longue date notre manière de voir, et nous savons un grand nombre de cultivateurs intelligents qui la partagent. Ce n'est point une raison cependant pour l'ériger en système absolu.

Dans l'état actuel des choses, et par cela même que nous avons dérangé plus ou moins les combinaisons de la nature, nous ne pouvons plus la copier rigoureusement, quelque soit le haut mérite du modèle. Contentons-nous de nous en écarter le moins possible et de ne jamais perdre de vue ses pratiques de chaque jour. Il est évident que nous ne pouvons pas, dans la plupart des cas, opérer en faveur du sol une restitution rigoureusement conforme à celle qui s'opère parmi les forêts et les friches du désert; mais du moment que les engrais, dont nous disposons, nous offrent les substances propres à réparer convenablement les pertes que le sol s'impose par la production des récoltes, ne nous plaignons point et tirons parti de ces engrais.

Classification des engrais.

Nous ne connaissons pas une seule classification qui nous satisfasse pleinement, pas même celle que nous avons cru devoir adopter à diverses reprises. Les maîtres qui ont écrit avant nous, ont établi deux grandes divisions sous les dénominations d'*amendements* et d'*engrais proprement dit*. Mais, comme en y regardant de près, on reconnaît bien vite que la plupart des amendements fonctionnent à la manière des engrais, et que la plupart des engrais remplissent plus ou moins aussi le rôle des amendements, on ne pouvait se contenter de cette classification défectueuse.

Un peu plus tard, les matières fertilisantes ont été partagées en *engrais végétaux*, *engrais animaux*, *engrais*

mixtes et *engrais minéraux*. Mais du moment qu'il s'est agi de remplir les cadres et de mettre chaque substance à sa place, de sérieuses difficultés se sont élevées; les lignes de démarcation ne sont pas assez nettes; nous n'avons pas d'engrais complètement végétaux ni complètement animaux. Il nous suffit de mettre le feu à un tas de feuilles, à un tas de fumier, à des débris de cadavres pour les convertir en cendre qui sont un engrais minéral.

Les deux grandes divisions en *engrais organiques* et *engrais inorganiques*, dont nous nous sommes servi en diverses circonstances, ne valent pas mieux que les précédentes, puisqu'il n'y a pas d'engrais organique qui ne soit en même temps plus ou moins inorganique ou minéral, et qui ne doive la plupart de ses effets aux principes minéraux qu'il renferme. Mais alors même que nous maintiendrions cette division, elle ne répondrait pas à nos exigences et nous contrarierait à chaque pas.

Que faire donc dans la situation difficile où nous sommes? Nous allons tout simplement adopter, en attendant mieux, une classification très-vulgaire que désavoueraient les hommes de science, mais qui aura peut-être le mérite de ne point jeter la confusion dans l'esprit des praticiens. Nous diviserons nos matières fertilisantes de la manière suivante :

- 1o. Engrais provenant des végétaux;
- 2o. Engrais provenant de l'homme et des animaux;
- 3o. Engrais provenant des animaux et des végétaux;
- 4o. Engrais provenant des minéraux;
- 5o. Composts et engrais d'usines ou de fabriques.

Engrais provenant des végétaux.

Cette première catégorie comprend les engrais verts, les varechs, les tourteaux, les résidus des distilleries, brasseries, sucreries et féculeries, le marc des raisins, pommes, etc., les feuilles mortes, l'engrais j'auffret, la sciure de bois, le bois pourri, la tannée, la toubie, les cendres de bois, les cendres de plantes marines, les cendres de tourbe et la suie.

Engrais verts.

Ils consistent en récoltes que l'on enfouit dans le sol bien avant leur complet développement. Ce mode de fumure, le plus naturel de tous, date des temps les plus reculés et ne disparaîtra vraisemblablement jamais des pratiques agricoles. Les engrais verts sont applicables à tous les terrains, mais ils conviennent beaucoup mieux aux terrains secs et légers qu'aux terrains compactes et frais, mieux aux pays chauds, qu'aux pays froids.

Ils sont précieux surtout dans les localités d'un accès difficile ou impos-

sible aux voitures. Nous avons à cultiver, par exemple, un coteau plus ou moins rapide; nous ne pouvons y arriver que par des sentiers ou des chemins très rudes; nous devons par conséquent renoncer à l'emploi des fumiers de ferme et nous estimer heureux de pouvoir recourir aux engrais verts. Les végétaux dont on se sert en fumures vertes sont les regains de trèfle, le sarrasin les pois et les vesces. On pourrait en employer beaucoup d'autres encore avec un égal succès. Les herbes en mélanges sont préférables à celles que l'on enfouit isolément, parce que la richesse d'un engrais quelconque est toujours en raison de la diversité des substances qui le composent. Les Allemands, qui d'ordinaire enfouissent des mélanges de spergule et de navets, de mélange de spergule et de colza, font donc, en ceci, acte d'intelligence, et l'exemple qu'ils nous donnent mérite un bon accueil. Plus les plantes destinées à être enfouies, croissent vite et se chargent de feuilles, mieux elles valent. Quand on veut les enfouir sur place, c'est-à-dire, au lieu même où elles ont végété, il est d'usage de les coucher d'abord en faisant passer le rouleau sur la récolte; cependant on les fauche quelquefois afin de rendre le travail de la charrue plus facile.

Pour enfouir les engrais verts, il faut saisir le moment où les plantes sont en pleine floraison. Plus tôt, elles sont tendres, aqueuses et très pauvres en matières fertilisantes; plus tard, elles sont coriaces, d'une composition difficile et moins riche en sels alcalins qu'au moment de la floraison. C'est un fait acquis à la science et à la pratique. Le docteur Sacc l'a constaté un des premiers dans son livre de chimie; les fabricants de potasse l'ont constaté depuis longtemps de leur côté dans la préparation du salin.

Les cultivateurs ne sont pas absolument tenus de semer les plantes à enfouir sur le champ qui doit recevoir la fumure verte. Rien n'empêche au besoin, de les prendre dans le voisinage, de les récolter en temps convenable et de les transporter à destination, lorsque le transport ne présente pas des difficultés sérieuses et pas de grands frais.

C'est ainsi que l'on procède avec les feuilles de carottes, de navets, de betteraves, de panais, avec les roseaux, avec les mauvaises herbes de rivière. Un agronome flamand, Van Aelbroeck a consacré quelques lignes aux engrais verts que l'on retire des rivières et canaux. " Moins les eaux ont de profondeur, dit-il, et moins leur cours est rapide, plus il y pousse de ces herbes. Au printemps, les petits cultivateurs rassemblent avec beaucoup de soin toutes ces herbes, qui se trouvent encore dans leur première ver-

deur ; ils s'en servent comme de fumier dans les terres sèches et légères où ils plantent des pommes de terre. Ils estiment que cet engrais vaut autant pour cette production que tout autre fumier, principalement pendant les années de sécheresse. Mais après la récolte de ce premier fruit, toute la force et tout l'effet de l'engrais ont disparu.

« Voici, continue Van Aelbroeck, comment on rassemble ces plantes aquatiques et de quelle manière on en fait usage.

« Les herbes se fauchent dans l'eau, on les y ramasse en des barquettes, et on les transporte sur le terrain qu'on vient de disposer pour la plantation des pommes de terre. Le sol a été préalablement coupé, au moyen d'un hoyau en raies ou sillons de 4 pouces de profondeur, au fond desquels on jette ce fumier ; la pomme de terre qu'on veut planter est mise par-dessus ; quelquefois quand le sol est très sec, la pomme de terre est placée sous le fumier, et, dans tous les cas, on la recouvre de terre à la houe lorsque enfin elle est en pousse et que la tige se trouve à un demi pied au-dessus du sol, on lui donne alors un arrosage d'engrais liquide et on élève autour de chaque plante, au moyen de la pioche une butte de terre. Mais il faut observer qu'on doit enfouir ces herbes le plus promptement possible après qu'on les a rassemblées, et au plus tard dans les quarante huit heures, sans quoi elles se consomment et perdent toute leur force.

« Cet engrais, étant mis dans la terre, commence aussitôt à fermenter d'une manière incroyable, et réchauffe le sol au point que la pomme de terre ne tarde pas à germer. Tout cela se fait plus promptement et avec plus de force qu'au moyen de tout autre engrais. Ces herbes, d'ailleurs entretiennent l'humidité du terrain et préviennent les grands dommages que la moindre sécheresse apporte aux pommes de terre, dans les terres légères. Je sais que bien des cultivateurs dans les cantons où les terres sont fortes et de bonne qualité, font peu de cas de ce fumier ; mais je les invite à l'essayer dans un sol léger, et je suis persuadé qu'ils seront étonnés du résultat, surtout pendant les années de sécheresse.

Mais dans la même province, les succès ne se soutiennent pas, et, sur certains points, on reproche aux fumures vertes de ne produire leur effet que la seconde année. Ce reproche nous paraît fondé et ne nous surprend pas. Il est évident que les engrais, quels qu'ils soient, ne se décomposent pas aussi vite sous les climats du nord et dans les terres froides que sous les climats doux et dans les terres légères. Or, comme ils ne produisent d'effets qu'en se décomposant, il est aisé de comprendre que, dans le

Canada, par exemple, les effets en question doivent se produire plus tardivement que dans les pays plus chaud.

Les fumures vertes ne durent pas, ne se font pas sentir plus d'une année, assure-t-on. Cela est rigoureusement vrai sous les climats doux, dans les terrains légers, par des années sèches et avec des plantes dont les racines ne vont pas à de grandes profondeurs ; mais l'assertion est inexacte dans les pays humides ou froids, dans les terrains frais, par des années pluvieuses et avec des végétaux à longues racines qui profitent assez longtemps des produits de la décomposition des engrais verts, tandis que les sels fertilisants descendent vite au-dessous des plantes à racines courtes et ne leur servent plus à rien. Ainsi, les fumures vertes, appliquées dans les mêmes conditions de terrain et de climat, mais à des végétaux d'espèces différentes, au froment et à la vigne, par exemple, ne dureront guère dans le premier cas et dureront beaucoup dans le second. A ce propos, nous nous rappelons fort bien que M. Lannes, de Moissac, déclara au Congrès des vigneron, tenu à Dijon, en 1845, que les effets du sainfoin, enfoui en vert, se faisaient sentir pendant 10, 15 et 25 ans même, dans les vignobles de Tarn-et-Garonne, et selon la qualité des terrains.

Les fumures vertes, assure-t-on encore, ne valent qu'une demi-fumure, faite avec le fumier de ferme ordinaire. Nous dirons que cette façon absolue d'établir la valeur des choses en agriculture n'est ni convenable ni sûre. Une fumure verte peut fort bien ne valoir qu'une demi-fumure ordinaire et moins dans certains cas, comme dans certains autres, elle peut valoir une fumure entière et parfois même deux fumures. Il est évident que dans une terre argileuse compacte, par un temps pluvieux, les engrais verts ne valent pas le quart, ni le demi-quart du fumier de cheval, tandis que dans un terrain calcaire, léger, par un temps de sécheresse, ces mêmes engrais verts feront merveille alors que le fumier de cheval produira plus de mal que de bien.

Les engrais verts rendent aux terrains un peu plus qu'ils ne leur ont emprunté. C'est quelque chose déjà ; mais, à notre avis, leur principal mérite est d'assurer la fraîcheur du sol en tout temps, d'y entretenir une humidité constante et de prévenir les arrêts de végétation si communs dans les terres calcaires, sablonneuses granitiques et schisteuses. Ces engrais verts ont un petit inconvénient, celui de donner naissance à des acides, en se décomposant, de rendre le sol un peu aigre, pour nous servir de l'expression consacrée. Les terres calcaires n'en souffrent pas, mais les sables, les schistes et les argiles pourraient

s'en ressentir. Le moyen de les sauvegarder consiste à enterrer une faible dose de chaux ou de cendres de bois, ou bien encore un peu de fumier de vaches avec les herbes vertes en question.

Les engrais verts ont, enfin, un avantage particulier qui, à nos yeux, est d'un grand prix. Ils n'altèrent point la saveur des produits ; ils n'ont rien à leur délicatesse.

P. JOIGNEAUX.

(A continuer.)

CARRIÈRE AGRICOLE.

L'éducation.

L'éducation imprime son caractère sur toute la vie de l'homme : elle laisse encore subsister des dispositions et des aptitudes diverses, parce qu'elle ne peut détruire l'individualité ; mais elle la modifie à un très-haut degré, et pendant tout le cours de son existence, un homme conservera quelque chose des impressions qu'il a reçues pendant cette période de la vie qui précède la virilité. L'éducation que les hommes reçoivent communément dans ce pays, c'est-à-dire, l'éducation telle qu'elle est donnée dans les établissements publics, est-elle propre à développer les qualités qui facilitent les succès dans l'agriculture ? Telle est la question que je dois examiner puisque je m'adresse aux classes éclairées qui n'ont guère eu jusqu'ici à leur disposition que ce genre d'éducation, et puisqu'il s'agit de rechercher l'influence qu'il peut exercer sur le succès d'un agriculteur. Ce que j'ai à dire sur ce sujet n'offrira peut-être que des regrets à plusieurs de ceux qui me liront ; mais il me semble que l'examen de cette question présente une matière du plus haut intérêt pour la génération future.

Effets de l'éducation sur l'agriculture.

On peut, je pense, avancer sans hésitation que le mode d'éducation généralement usité, n'est nullement propre à former des hommes qui puissent se promettre des succès dans la carrière de l'agriculture. Pendant cette période de la vie qui semble destinée à graver dans l'esprit et l'imagination des hommes les impressions qui serviront de guide à leurs actions pendant toute leur carrière, les jeunes gens sont occupés à recueillir des idées et des connaissances qui leur seront de la plus complète inutilité pour l'exercice de cet art : les langues anciennes, des notions plus ou moins précises sur les peuples de l'antiquité, objet sur lesquels on fixe presque exclusivement l'attention des jeunes gens, ne leur présenteront pas, dans tout le cours d'une carrière agricole,

le plus léger secours, ni l'occasion d'une seule application.

Mais ce n'est pas seulement par ce motif que l'on doit considérer l'éducation que l'on reçoit dans les collèges comme moins propre à former des agriculteurs qu'à préparer les hommes à la plupart des autres professions de la vie sociale ; car sous ce rapport, elles sont toutes placées à peu près dans la même position : en effet, il serait aussi inutile à un cultivateur d'étudier son art dans les géométriques anciens, qu'il l'est à un magistrat de lire dans les textes originaux le digeste ou les institutes, ou à un médecin de consulter l'original des aphorismes d'Hippocrate, ou des verbeux préceptes de Galien. Ce contraste complet entre la vie sociale et l'éducation, est le résultat de l'inconcevable bizarrerie qui a perpétué jusqu'à nos jours, dans les écoles, les mêmes objets d'enseignement que l'on y avait adoptés dans les siècles où les seules sources de connaissances se trouvaient dans les auteurs anciens, et où les savants, au lieu de traduire ces auteurs, de les imiter et de les commenter en langue vulgaire, comme on l'a fait depuis, avaient eux-mêmes adopté l'usage des langues mortes. Le système d'éducation suivi encore aujourd'hui dans les collèges, est donc tout simplement un anachronisme, et il n'est certes pas difficile de découvrir sous quelles influences un tel système a survécu pendant si longtemps à l'état social qui l'avait fait naître.

L'agriculture ne pourrait donc pas raisonnablement se plaindre d'être plus mal partagée dans les cours d'éducation de nos collèges, que les autres branches de connaissances les plus utiles dans nos sociétés modernes ; mais il y a dans l'éducation des collèges quelque chose qui tend essentiellement à détourner les hommes de la carrière agricole, et qui les rend moins propres à la parcourir qu'à se livrer à quelques-unes des autres occupations de la vie. Ici, l'agriculture se trouve placée dans une position qui lui est commune avec toutes les autres branches d'industrie ; le commerce et l'industrie manufacturière sont, de même que l'industrie agricole, des carrières pour lesquelles l'éducation ordinaire des collèges forme, souvent pour la vie, un obstacle très-grave aux succès, lorsqu'elle n'en détourne pas pour jamais les jeunes gens qui l'ont reçue. Qui n'a entendu faire cette remarque si souvent répétée par les gens du monde, savoir que les négociants et les manufacturiers, même les plus distingués dans leur profession, sont en général des hommes qui manquent presque complètement de ce qu'on appelle connaissances générales, et sont même, il faut trancher le mot, fort ignorants sur tout ce qui est

étranger à la profession qu'ils ont embrassée ? A quelques exceptions près, cette observation est parfaitement juste, et elle est bien correspondante à une observation semblable que l'on peut faire relativement à l'immense majorité des hommes qui ont obtenu des succès remarquables en agriculture. Cela vient, bien certainement, de ce qu'il y a dans les formes et dans le mode de notre éducation, quelque chose d'antipathique avec des succès industriels, et si l'on apporte un peu d'attention à ce sujet, je pense qu'il ne sera pas difficile de découvrir ce qu'il y a de répulsif pour tous les genres d'industrie, dans les impressions que nous recevons dans notre jeune âge. Il est certain d'abord que le soin que l'on prend d'appliquer exclusivement l'attention des jeunes gens à des objets abstraits et intellectuels, ou à des faits qui sont ceux d'un âge très-éloigné du nôtre, les dispose bien mal à juger sainement, dans le monde, ce qui les entoure immédiatement, et les empêche, peut-être pour toute leur vie, d'observer et d'apprécier les faits matériels et positifs qui sont sous leurs yeux ; si l'on force ensuite leur attention à se porter sur ces faits, comme cela arrive dans l'étude des sciences physiques et naturelles, ils seront bien plus disposés à les considérer d'une manière systématique et à les généraliser, comme il convient à la marche de ces sciences, qu'à se borner à ce qu'elles ont de positif et d'immédiatement applicable, comme doivent presque toujours le faire les arts industriels. Une tournure d'esprit systématique et scientifique, est donc le résultat le plus ordinaire des études des collèges et des universités, parce que ces études disposent l'esprit à poser des principes et à en déduire jusqu'aux dernières conséquences, et celui qui en sort ne voit rien que de retréci et presque d'indigne de l'intelligence humaine, dans cette marche humble et en quelque sorte terrestre qui peut seule, dans les carrières industrielles, prévenir les chutes si communes pour ceux qui veulent s'élever dans l'atmosphère des théories scientifiques.

Il faut se défier des théories.

Dans les sciences exactes, on tire d'un principe, sans crainte d'erreur, toutes les conséquences que l'on peut en déduire, et toutes les questions se résolvent par des déductions d'un principe. On procède ordinairement de même dans les sciences morales et philosophiques ; et il serait superflu d'examiner ici si cette marche conduit toujours à la vérité dans les recherches de cette nature : mais dans les sciences d'application et dans les arts qui en dérivent, l'erreur devient souvent si manifeste, lorsqu'on veut déduire d'un principe toutes les consé-

quences que l'on a été souvent amené à dire que le principe est certain, que la théorie est bonne, mais qu'il est nécessaire de lui faire subir des modifications pour la rendre applicable à la pratique. Il serait certainement plus exact de dire, qu'outre le principe que l'on a posé, la matière est encore régie par d'autres que l'on n'aperçoit pas avec autant d'évidence, ou dont on ne peut pas aussi facilement apprécier l'influence : par exemple, dans l'application des mathématiques à la mécanique, on calcule rigoureusement la puissance et la vitesse de toutes les parties d'une machine, d'après les données fournies par ses éléments ; pourquoi les effets, dans la pratique, ne sont-ils jamais d'accord avec les résultats de ces calculs ? C'est qu'à côté des principes inflexibles dont on a tiré les conséquences, d'autres principes sont venus modifier les effets ; ces principes sont relatifs aux propriétés physiques des corps qui entrent dans la composition de la machine ; la pesanteur, la flexibilité, l'adhésion, etc., mais nos connaissances actuelles ne nous permettent pas de soumettre au calcul les conséquences de ces divers principes, comme celles des principes de statique sur lesquelles on a établi les résultats théoriques ; et c'est pour jeter un voile sur les limites de nos connaissances, que nous disons que le principe que nous avons posé doit subir des modifications dans la pratique : on laisse en lumière le principe dont nous embrassons toutes les conséquences, et on tire le rideau sur ceux qui nous sont moins connus, parce que l'amour-propre de l'observateur se trouve blessé par l'impuissance du calcul.

Depuis que l'on a écarté de l'enseignement les arguties dont il était hérissé dans les siècles derniers, on a certainement diminué d'une manière très-sensible cette disposition des esprits à reporter dans tous les genres de recherches le procédé de déductions d'un principe inflexible : mais il reste encore beaucoup de cette tendance dans la marche actuelle de l'enseignement ; et cette disposition résulte nécessairement de l'application exclusive de l'intelligence, sans lui aider par l'observation des faits, parce qu'on s'habitue ainsi à vouloir résoudre toutes les questions *a priori* par la seule voie du raisonnement ; ainsi il est remarquable que c'est surtout parmi la jeunesse qui sort des écoles, que l'on rencontre cette répugnance à admettre aucune vérité, si elle n'est la conséquence d'un principe clairement défini.

Lorsque l'âge vient affaiblir ces impressions, les hommes deviennent plus positifs à mesure qu'ils sont plus expérimentés ; et ceux qui sont doués d'un sens droit s'accoutument, mais ordinairement dans un âge assez

avancé, à s'adresser bien plus fréquemment aux faits et à l'observation qu'aux principes, ou du moins à corriger constamment, les uns par les autres, parce qu'ils savent que dans l'observation des faits ils trouveront en quelque sorte la résultante des conséquences de tous les principes manifestes ou occultes qui régissent la matière. On s'aperçoit que la science ne sait pas tout, et l'on se résigne à faire usage, pour son profit, des connaissances que l'on tire de l'observation des faits, en attendant sans impatience qu'il plaise à la théorie de les rattacher à un principe. Dans les arts industriels de même qu'en politique, c'est là ce qui constitue la différence entre les hommes de pratique et d'application et les hommes de théorie ; mais dans tous les arts qui dérivent de l'application des sciences, et dans l'agriculture plus que dans aucun autre, malheur à celui qui ne voit que des principes à appliquer et des conséquences à déduire ; aussi, malheur presque toujours aux jeunes gens encore imbus de l'esprit qu'ils ont puisé dans nos écoles.

Il est encore, à mes yeux, dans notre système d'éducation, une autre cause qui tend au moins autant que celle que je viens de signaler, à détourner les hommes de toutes les carrières industrielles, et à les rendre peu propres à y obtenir des succès. Je ne sais si l'erreur est de mon côté, ou si je ferai bien comprendre ma pensée dans ce que je vais dire, mais il me semble que je vais toucher à la cause essentielle de ce fait si bien démontré par l'expérience, savoir, que les hommes qui possèdent une certaine masse de connaissances générales, sont presque toujours les moins disposés, à embrasser la carrière de l'industrie, et les moins propres à y réussir : si un jeune homme eût acquis de l'instruction, c'est-à-dire, s'ils eût suivi les cours des établissements, publicis seule voie qui lui fût ouverte jusqu'à nos jours, il ne se serait pas fait manufacturier ou négociant ; et s'il eût pris ce parti, on peut assurer qu'à part le cas d'une de ces capacités spéciales qui se frayent une route à travers tous les obstacles, il n'eût pas réussi dans cette carrière.

L'éducation des collèges

détourne les jeunes gens des carrières industrielles, parce qu'elle tend à les jeter dans un ordre d'idées qui verse une sorte de mépris sur ce moyen d'acquiescence ou la richesse ; et si l'on y regarde de près, on demeurera convaincu que c'est là un résultat inévitable des soins que l'on prend, pendant tout le cours des études, de transporter les jeunes gens au sein des nations de l'antiquité, où les éléments de l'ordre social étaient entièrement différents de ceux des peuples modernes : chez ces derniers,

la puissance des sociétés réside dans leurs richesses, et l'industrie étant la seule source de toute richesse, même de la richesse agricole, elle serait placée au premier rang parmi les occupations utiles et honorables, si nous n'avions toujours à lutter contre les idées perçues dans notre premier âge, et qui nous font chercher ailleurs les qualités et les occupations qui méritent l'estime et la considération du monde ; parce qu'en effet, dans les sociétés de l'antiquité qui ont été le premier séjour de notre jeunesse, les éléments de la prospérité publique étant d'une tout autre nature, les arts industriels n'occupaient qu'un rang très-inférieur dans la considération des hommes.

En affaires, les protestants montrent-ils plus d'aptitudes que les catholiques ?

Il serait difficile de s'imaginer, si l'on n'avait sous les yeux des exemples puisés dans les mœurs des diverses nations modernes, combien ces premières impressions de la jeunesse exercent de puissance sur la direction des idées des hommes pendant tout le cours de leur vie, et sur les opinions qui dominent les nations. On a bien souvent observé que les peuples protestants se distinguent d'une manière très-remarquable à côté des populations catholiques, par leurs dispositions et leur aptitude à toutes les branches d'industrie ; le mode d'éducation fait certainement ici toute la différence, car il serait difficile de trouver dans les doctrines de l'une ou de l'autre croyance, la cause d'une dissemblance aussi marquée. La langue latine étant restée la seule en usage dans l'Eglise romaine, elle a continué à former la base unique de l'enseignement chez les peuples catholiques, en sorte que nous passons nos premières années entourés des mœurs et des habitudes de l'ancienne capitale du monde. Les communions protestantes ayant adopté les langues vulgaires pour les exercices de leur culte, l'étude du latin a pris beaucoup moins d'importance chez les peuples qui se sont soumis aux dogmes de la réformation ; elle n'occupe plus, du moins dans l'éducation, qu'une place fort circonscrite ; et les jeunes gens, dès que l'âge leur permet d'observer ce qui les entoure, peuvent façonner leurs idées sur les mœurs et sur les habitudes au sein desquelles ils doivent passer leur vie. On a fréquemment remarqué les habitudes laborieuses qui distinguent communément les pasteurs des communions protestantes dans les campagnes ; presque partout, ce sont eux qui ont donné à la fois l'exemple et le précepte des améliorations de l'agriculture, et ils ont exercé une influence immense sur les progrès de l'art agricole dans toutes les parties protestantes de l'Allemagne. Les membres du

clergé catholique à un petit nombre d'exceptions près, ont adopté des habitudes entièrement différentes, et l'on a fréquemment exprimé le vœu qu'ils imitassent, sous ce rapport, leurs confrères des autres églises chrétiennes : mais il y a ici un obstacle insurmontable dans le genre d'éducation qu'ils ont reçue ; et les desservants de nos campagnes n'auront jamais ni goût ni aptitude pour les travaux agricoles, tant que leur jeunesse aura été employée à imprimer à leurs idées une direction qui les détourne invinciblement de ceux-ci. Pour les gens du monde, l'éducation a bien reçu, surtout depuis un demi-siècle, quelques modifications qui leur ont laissé un peu mieux entrevoir, pendant la période de leurs études, les objets qui les entourent dans le monde ; mais ce changement est loin encore d'être complet ; surtout pour les jeunes gens les plus appliqués et les plus studieux, la vie sociale n'est encore qu'un objet qu'ils jugent et qu'ils apprécient d'après les idées dans lesquelles on les entretient dans le cours de leurs études ; et en général, nous sortons des collèges avec des idées et des dispositions en rapport avec un ordre social entièrement différent de celui dans lequel nous sommes destinés à vivre.

Pour rendre plus claire l'idée que je voudrais exprimer ici, je dirai que deux ordres d'intérêts différents se partagent la vie sociale :

Les intérêts généraux et les intérêts privés.

Dans les sociétés de l'antiquité, où l'on puise les modèles que l'on offre à l'éducation de l'enfance, les intérêts généraux devaient tout dominer chez le citoyen, et la vertu suprême était pour lui l'abnégation de ses propres intérêts et un dévouement absolu à ceux de la société dont il faisait partie, parce qu'il ne pouvait presque jamais la servir qu'en sacrifiant du moins quelque chose de ses intérêts privés ou de son bien-être personnel. Dans les sociétés modernes, dont la richesse fait presque la seule puissance, et où la richesse ne s'acquiert que par l'industrie, l'homme qui s'enrichit par des travaux industriels sert son pays, et lui est aussi utile, je pourrais probablement dire beaucoup plus utile que celui qui, se dépouillant de tout idée d'intérêt privé, sacrifie à sa patrie tout son temps et ses facultés. Il en était sans doute de même chez quelques nations industrielles de l'antiquité ; et s'il nous restait des monuments des mœurs de Tyr et de Carthage, il est probable que nous y trouverions l'industrie honorée autant qu'elle l'était à Rome, dans les beaux temps de la république, le brûlant patriotisme des hommes qui sacrifiaient toute leur existence aux destinées de la patrie.

Il est certain que rien n'est grand et beau comme ce sublime dévouement des citoyens aux intérêts de la société dont ils font partie ; et il n'est pas surprenant que les idées de cet ordre produisent sur des cœurs généreux, des impressions que l'âge peut à peine affaiblir : mais il ne faut pas croire que le véritable patriotisme soit banni des sociétés industrielles où les ressorts de l'intérêt privé sont considérés comme éminemment utiles à la chose publique, parce qu'ils forment la base principale de la prospérité et de la puissance nationale. L'Angleterre, les États Unis, la Hollande, et quelques autres nations où l'industrie est considérée comme la base de la prospérité publique nous fournissent des preuves sans réplique de cette vérité, et il semble même, lorsqu'on étudie les mœurs de ces nations, que l'attachement des hommes à leur patrie s'accroît, par cette fusion des intérêts généraux et des intérêts individuels de toute la force que peut lui donner le sentiment qui porte si invinciblement l'homme à la recherche de son propre bien être.

Tous les jours on accuse chez nous d'égoïsme le caractère national des Anglais en particulier, et je citerai ici un exemple des reproches de ce genre, parce qu'il est puisé dans l'industrie agricole. On sait à quel degré de perfection *Bakewell* a porté en Angleterre l'art d'améliorer les races de bestiaux. Ce cultivateur travaillait bien dans des vues d'intérêt privé ; et quoiqu'il ait mal servi sa propre fortune pendant fort longtemps, à cause de la lenteur avec laquelle on arriva à des résultats satisfaisants, dans les tentatives de cette nature, pour lesquelles il n'épargnait aucune dépense, cependant ce n'était pas un dévouement patriotique qui l'y entraînait, mais bien l'espoir de réaliser les projets de fortune qu'il avait formés. Tout, dans sa conduite, était dirigé vers ce but : il vendait à des prix excessivement élevés les animaux améliorés qui devaient servir de types aux nouvelles races ; et lorsqu'il louait pour la monte un bélier distingué, où, lorsqu'il consentait à faire saillir une vache par un de ses plus beaux taureaux, c'était moyennant une rétribution dont le taux nous étonne, parce que nous avons peine à comprendre de tels sacrifices faits par des particuliers, pour l'amélioration d'une race de bestiaux : 12 piastre pour un seul saut d'un bélier, est certes un prix qui pourrait faire taxer d'une excessive avidité celui qui l'exige.

On raconte aussi que *Bakewell*, lorsqu'il vendait pour la boucherie des béliers ou des brebis qu'il jugeait convenable de réformer, ne manquait pas de prendre les moyens que son art lui indiquait pour que ces animaux fussent attaqués de cha-

chieux avant d'être livrés à l'acheteur, de peur que celui-ci ne fût tenté de changer la destination de ces animaux, en les employant à la reproduction. Tout cela indique certes bien que dans tous les travaux de ce cultivateur, son intérêt privé était le guide principal qui le dirigeait ; aussi les reproches d'égoïsme ne lui ont pas été épargnés par des écrivains français, qui n'ont voulu voir en lui qu'un homme animé de sentiments méprisables : mais en Angleterre, où l'on connaît mieux la valeur de l'intérêt privé comme ressort de la prospérité publique, non-seulement *Bakewell* a été considéré, depuis qu'il n'existe plus, comme un des citoyens dont les travaux ont été le plus utiles à leur pays ; mais de son vivant aussi cet homme a été apprécié et honoré comme il le méritait, et l'on a vu le parlement, d'accord avec le gouvernement, lui allouer, à deux reprises différentes, des sommes considérables à titre de récompense nationale, et pour lui fournir les moyens de continuer des travaux qui étaient destinés à devenir par la suite une des principales sources de la richesse agricole du pays. On savait bien, en effet, que quelque soin que mit *Bakewell* à entourer de mystère les opérations à l'aide desquelles il savait modifier d'une manière presque miraculeuse les formes des bestiaux, il resterait après lui, non seulement les races qu'il aurait créées, mais aussi l'art à l'aide duquel il les avait produites ; et l'on s'en rapporterait à l'intérêt privé de ses rivaux fortement stimulé par les succès qu'il obtenait, pour lui en dérober le secret. Les Hollandais ont également honoré par des témoignages de la reconnaissance nationale, la mémoire de l'homme qui avait élevé sa fortune sur la découverte de l'art d'encaquer les harengs ; et il est certain que cet industriel, commerçant à rendu, par l'invention de ce procédé, non-seulement à son pays, mais à l'humanité entière, un immense service.

C'est ainsi que chez les peuples industriels l'intérêt privé est regardé comme le plus puissant véhicule de la prospérité générale, et par suite comme un sentiment louable et digne de la considération des hommes ; tandis qu'avec la disposition d'esprit que nous avons puisée dans l'éducation des écoles, nous n'y voyons qu'un sentiment méprisable et que nul homme n'ose avouer, s'il a la prétention d'une certaine élévation dans les idées et le caractère. Ce préjugé, car c'en est un dans l'état actuel de nos sociétés modernes, où l'intérêt public n'est que le faisceau formé de tous les intérêts privés, est venu merveilleusement à l'appui de cette opinion de nos gentilshommes, qui eussent cru déroger à leur noblesse en se livrant à une industrie quel-

conque, et il tend directement à tarir une des principales sources de la prospérité publique. En France, parmi les hommes qui ont reçu cette impression dans leurs premières années par le seul mode d'éducation usité dans les classes éclairées, une partie reste, pendant tout le cours de la vie, sous l'influence de ce désintéressement généreux, et ceux-là, qui sont d'ailleurs les hommes les plus honorables et les plus dignes d'estime, ou ne s'adonneront jamais à aucun genre d'industrie, ou ne possèdent rien de ce qui peut y faire réussir ; d'autres, et en grand nombre aussi, parce que l'intérêt privé est un sentiment qui s'efface difficilement du cœur de l'homme, ne tardent pas de s'apercevoir, dès que le contact avec la société a affaibli les impressions de la jeunesse, qu'il y a quelque chose qui ressemble à de la duperie, dans cette abnégation des intérêts privés ; mais presque jamais ils n'abordent franchement une carrière industrielle où le but avoué est le profit, parce qu'ils resteront toujours sous l'influence des idées qui tendent à faire considérer avec un sentiment de mépris, et surtout parce qu'ils savent que dans l'opinion de beaucoup des hommes qui les entourent, l'exercice d'une industrie entraîne avec elle quelque chose d'avilissant.

Alors, c'est par d'autres moyens que l'on cherche à servir ses intérêts :

L'avidité des places lucratives,

poursuivies sans capacité et sans études préliminaires, la ruse et souvent la mauvaise foi dans toutes les relations de la vie privée, viennent remplacer l'exercice d'une honnête industrie qui s'annoncerait à tous par une enseigne et une patente, ou par la blouse du fermier ; et le dévouement aux intérêts généraux se conserve souvent comme le masque que l'on sait être le plus propre à porter l'illusion dans l'esprit du plus grand nombre des hommes éclairés ; ainsi, ce que la société perd en force et en prospérité, par l'espèce de défaveur qui se répand sur les industries lucratives, elle ne le regagne pas en vertus privées.

La pratique de l'agriculture

présente, il est vrai, dans les idées que l'on s'efforce d'inculquer à la jeunesse, quelque chose qui la classe à part parmi les occupations qui ont pour but la production : mais remarquons bien que si l'agriculture nous est présentée comme honorable dans nos premières années, ce n'est pas comme industrie et comme moyen d'acquérir l'aisance et la richesse ; ce n'est pas ainsi qu'on l'offre aux jeunes imaginations, comme si l'on craignait de la souiller par ce rapport avec d'autres industries lucratives ; c'est parce qu'elle promet une vie indépendante, parce que l'homme qui l'exerce se rapproche de la nature,

parce qu'elle favorise la pratique de toutes les vertus, qu'on l'offre aux jeunes têtes ardentes comme une noble carrière digne de l'homme libre et ami de son pays. Tout cela est très-bien ; mais du profit, pas un mot ; et de là vient que les goûts agricoles que contractent souvent les jeunes gens des classes éclairées, s'appuient presque toujours sur des idées qui ne sont nullement propres à leur assurer des succès dans cette carrière. L'agriculture, en effet, est une industrie ; et si l'on veut y réussir, il faut la traiter comme telle, c'est-à-dire, comme une affaire sérieuse dont le profit est le but, et l'intérêt privé le véhicule. Des vues généreuses et philanthropiques ont produit une multitude d'entreprises que l'on ne peut considérer que comme des velléités, et qui n'ont pas été plus profitables au public qu'à leurs auteurs : l'intérêt privé est le seul stimulant qui puisse, dans une carrière obscure et ignorée comme celle-ci, imprimer au cœur de l'homme cette énergie et cette persévérance qui triomphent de tous les obstacles.

Beaucoup de personnes regarderont sans doute l'opinion que j'émet ici, comme entachée d'une espèce de matérialisme qui les affectera d'une manière pénible, parce que le plus grand nombre de mes lecteurs se trouvera certainement sous l'impression des idées qui dominent chez nous dans la société et qui sont le fruit de notre éducation : mais je suis convaincu que l'espèce de défaveur avec laquelle cette opinion sera vraisemblablement accueillie, est elle-même le symptôme le plus caractéristique de cette disposition morale qui s'oppose le plus fortement, en France, aux succès agricoles, dans les classes éclairées de la société.

Dans toutes les carrières, et dans l'agriculture en particulier, on pourra bien voir quelques individus qui, après avoir débuté dans leurs travaux sous l'impression de sentiments généreux et désintéressés, y ont persévéré, en prenant pour direction les intérêts généraux, et en portant tous leurs efforts vers l'avancement de la branche de connaissances à laquelle ils se sont voués : mais si l'on y regarde de près, on trouvera encore au fond de tout ceci cet intérêt privé ou cet amour de soi, dont le cœur de l'homme se dépouille si difficilement. Ordinairement, ces individus, favorisés par des circonstances particulières, se seront trouvés entraînés à faire pour eux-mêmes, des services qu'ils rendent au public, la base d'une position qui leur plaît dans le monde, et comme une industrie qui leur est spéciale, ou du moins l'objet d'un genre particulier d'ambition : ainsi sans avoir changé de direction, ils se trouvent, presque à leur insu et par la force même des choses, ramenés sur la route commune à tous les industriels ; et ces

cas particuliers qui, au reste, seront toujours extrêmement rares, ne forment pas même des exceptions à la règle générale d'après laquelle l'intérêt privé est le seul stimulant qui puisse produire des succès durables en agriculture ; et ces succès serviront l'intérêt général infiniment mieux que ne pourront jamais le faire des efforts tentés avec des vues philanthropiques et désintéressées, par la raison que ces derniers n'atteindront presque jamais leur but. C'est principalement parce que notre éducation nous porte beaucoup trop à cette agriculture sentimentale ; c'est parce qu'elle tend à détourner les hommes éclairés de la voie industrielle qui conduit aux véritables succès agricoles, que j'ai dit que cette éducation est éminemment nuisible au progrès de l'art, en excluant, en quelque sorte, de la pratique la classe des hommes qui pourraient y apporter le plus de capitaux et de lumières, ou en les engageant dans une direction qui n'est pas propre à leur assurer des succès.

C'est bien certainement aussi dans les impressions perçues dans notre mode d'éducation, comme je viens de l'indiquer, que l'on doit rechercher la cause d'une contradiction qui a dû frapper chez nous tous les esprits attentifs ; je veux dire celle qui se rencontre entre les paroles et les actions, dans les classes élevées, de la société, relativement à tout ce qui touche aux matières agricoles. L'excellence de l'agriculture est proclamée partout ; c'est le premier et le plus utile des arts ; c'est la base la plus solide de la richesse des nations. Dans les salons, à la tribune, ces vérités sont répétées sous toutes les formes : mais lorsqu'il est question de sortir du cercle des idées abstraites, pour entrer sur le terrain de la pratique et du positif, il semble que chacun pense qu'on a fait assez pour l'agriculture en la décorant d'expressions poétiques, et en lui conférant en quelque sorte des titres de noblesse ; peu d'hommes quittent les parquets de leurs hôtels pour aller se livrer à cette vie que l'on proclame si séduisante et si noble, dans les entretiens des cercles de la capitale ; et s'il s'agit de travailler à l'œuvre d'un code rural qu'appellent de leurs vœux les hommes qui s'occupent de la pratique de l'art, les hommes d'état ont cru depuis quarante ans qu'ils avaient assez fait, lorsque dans un discours d'apparat, ils ont montré l'agriculture comme la principale source des richesses publiques et privées. C'est que pour tous, en dépit de la raison et des raisonnements, les impressions de la jeunesse sont toujours les plus fortes ; et pour tous l'agriculture n'est presque que de la poésie.

Quoi qu'on puisse penser de la justesse des considérations que je viens

de présenter en exposant les effets de la tendance générale de l'éducation, il faudra bien que l'on reconnaisse le fait principal que j'ai voulu signaler ; savoir, le peu d'aptitude à obtenir des succès agricoles, qui est la conséquence de ce mode d'éducation. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de regarder autour de soi et d'observer ; mais c'est surtout dans les instituts où les jeunes gens viennent puiser des connaissances agricoles, que l'on remarque de la manière la plus frappante les résultats de cette tendance de l'éducation : lorsqu'on y reçoit un jeune homme au sortir du collège ou des universités, ou peu d'années après la terminaison de ses études, on peut être assuré qu'un an ou deux s'écouleront avant qu'il puisse même profiter de l'instruction agricole, parce qu'il ne peut sortir d'un ordre d'idées qui le reporte constamment vers les conceptions de l'intelligence, et qui l'écarte de tout ce qui est matériel et positif : les faits sont devant lui ; il ne les voit pas : et s'il les voit, il ne sait ni les juger, ni en apprécier les rapports. Le fils d'un industriel, qui n'a jamais fréquenté les collèges, est presque toujours fort en arrière du premier sous le rapport des connaissances générales, mais il s'en distingue toujours d'une manière très-remarquable par son aptitude à observer les faits matériels, à les rapprocher et à en saisir les analogies. Ce dernier fera presque un cultivateur, avant que l'autre ait commencé à comprendre ce qui l'entoure. Si le jeune homme élevé dans les collèges n'est pas tenu ainsi, pendant fort longtemps, en contact continu et pour ainsi dire forcé avec les faits qui doivent servir de base à son instruction agricole ce ne sera presque jamais qu'à une période assez avancée dans la vie, et probablement après avoir commis des fautes funestes pour lui, que ses idées commenceront à se mettre en rapport avec l'industrie à laquelle il aura voulu se livrer.

Le temps n'est pas éloigné, sans doute, où les méthodes d'éducation subiront chez nous les modifications que réclame impérieusement l'état de nos sociétés et de nos connaissances : toutes les industries, et l'industrie agricole en particulier, pourront alors compter des hommes instruits, parce que l'instruction qui est destinée à la généralité des hommes éclairés, ne sera plus en contradiction permanente avec l'état des sociétés pour lesquelles l'industrie est le principe de vie le plus actif, et aussi avec les connaissances positives qui doivent faire la base de toutes les industries : mais jusqu'à cette époque, les hommes qui désirent s'adonner à l'agriculture, ne peuvent apporter trop de soin à se dépouiller des idées et de la disposition d'esprit qui sont le résultat de l'éducation publique en ce pays,

et je suis convaincu que c'est là que s'est rencontré jusqu'ici un des principaux obstacles aux succès agricoles, parmi les hommes des classes élevées et moyennes de la société.

M. DE DOMBALSE.

Traitement des fumiers.

St. Antoine, 24 Décembre 1870.

Mr. le Rédacteur,

Parmi les différents moyens de traitement des fumiers pour en retirer un plus grand bénéfice d'une manière peu dispendieuse, le CLUB AGRICOLE a l'honneur de vous faire connaître le traitement qu'il a adopté, de préférence à tout autre.

Ce traitement consiste :

1o A faire et construire, lors de l'entrée en hivernement des chevaux et des vaches, auprès de l'étable et de l'écurie les logeant, avec des planches, madriers, ou perches, un carré, de la grandeur de douze pieds carrés, pour recevoir les fumiers ;

2o A y déposer les fumiers, chaque fois qu'il est besoin de les sortir de l'étable et de l'écurie ;

3o A couvrir les fumiers du carré, chaque soir, avec la paille et le pesat qui restent ordinairement devant la porte de la grange lorsque les animaux y ont passé la journée ;

4o Enfin, à charroyer les fumiers en tas sur la ferme, lorsque le carré est rempli.

Motifs et raisons.

Il est de l'intérêt du cultivateur de tirer profit de ses fumiers ; or en faisant un carré, comme susdit, pour recevoir les fumiers, le cultivateur retire un bien plus grand bénéfice de ses fumiers, plutôt que de les laisser étendus devant sa grange. Car en disposant ainsi de ses fumiers, le cultivateur en retire un bien plus grand profit, vu que les paille et pesat que l'on y dépose, se convertissent bientôt en fumiers par la fermentation qui ne manque pas d'avoir lieu.

La construction de ce carré n'est pas dispendieuse, puisque le cultivateur peut le construire en moins d'une journée de travail, avec des perches même de ses clôtures qu'il replacera au mois de Mai. Ainsi, aucun cultivateur intelligent n'hésitera à dire qu'en disposant ainsi de ses fumiers, il sera amplement indemnisé des faibles dépenses, disons même des *troubles*, de la construction du carré.

Lorsque le carré est rempli de fumiers, on le charroie sur la ferme, sur la partie que l'on veut améliorer, on les y dépose en tas, et on les étend sur le sol, lorsque la terre est découverte de neige, et qu'elle n'est plus ou presque plus gelée.

Pour aider la fermentation des fumiers pour convertir les paille et pe-

sat en fumiers, le cultivateur ramasse ces paille et pesat que les animaux, lorsqu'il les a fait sortir de l'étable et de l'écurie, n'ont pas mangé, devant la grange, afin de les mettre sur les fumiers du carré de leur les y faire consommer par la fermentation des fumiers : le lendemain matin, les fumiers de l'étable et de l'écurie y sont déposés sur les paille et pesat.

Le carré qui est de longueur suffisante pour quinze têtes de gros bétail est construite à proximité de l'étable et de l'écurie, afin d'abrèger le transport car il en coûte tout autant à jeter ces fumiers aux portes qu'à les jeter dans le carré où ils ne gèlent pas, à raison de la fermentation.

Les avantages que le cultivateur retire de ce traitement des fumiers sont : 1o de détruire la graine des mauvaises herbes qu'ils contiennent ordinairement ; 2o de lui sauver, par le charroie sur la ferme pendant l'hiver, beaucoup de temps précieux qu'il peut si bien utiliser durant l'été, aux autres travaux de la ferme, entr'autres, couper les mauvaises herbes, érocher, etc ; 3o de rendre un bien plus grand profit, vu que les rayons du soleil n'assèchent pas autant les fumiers que ceux qui sont ordinairement étendus devant sa grange, et que les paille et pesat sont immédiatement convertis en fumiers.

Pour convertir des fumiers du carré sur la ferme, le cultivateur choisit une de ces belles journées de l'hiver.

Le cultivateur devra avoir le soin d'enlever la neige du carré lorsqu'elle sera trop abondante.

On peut aussi faire le carré sur la ferme à proximité de la pièce de terre que l'on veut améliorer, au lieu de le construire à proximité de l'étable et de l'écurie. Dans ce cas, les fumiers, au sortir de l'étable et de l'écurie, sont déposés dans une voiture spéciale qui les transporte immédiatement du carré, en couvrant alors la voiture avec les paille et pesat, qui sont ou peuvent être devant la grange, pour en disposer comme susdit.

Le club n'ignore pas que le cultivateur peut encore retirer un bien plus grand bénéfice de ses fumiers par un autre traitement plus dispendieux que celui qui précède : mais le club ne juge pas à propos de le faire connaître aujourd'hui, vu la difficulté de son exécution à raison de la rigueur de la saison actuelle.

[Nous espérons que le club St Antoine nous fera bientôt connaître ses vues sur ce sujet important. Réd. S. A.]

Ainsi donc, mettez-vous à l'œuvre, si vous êtes convaincus du succès de cette méthode de traiter ainsi les fumiers, et construisez immédiatement si vous ne l'avez pas encore fait, un tel carré pour retirer un bien plus

grand profit de vos fumiers. Car le cultivateur qui a du fumier a de l'argent, et s'il a de l'argent, il fait honneur à ses affaires, et il vit dans l'aisance. Donnez vous ce faible trouble et le club est persuadé que vous n'aurez plus lieu de le regretter.

Encore une fois, mettez-vous à l'œuvre, en construisant un tel carré, et ne différez pas au lendemain ; car si vous en faites remettre la construction au lendemain, vous remettrez ainsi bien des *travaux* importants qui seront pour vous une grande perte : c'est ce que d'ailleurs l'expérience nous a démontré.

Souhaits de nouvelle année.

Comme on est sur le point de commencer une nouvelle année, comme c'est le temps convenable où les cultivateurs, se font les souhaits de circonstance et comme le club est composé de cultivateurs, il est heureux de profiter de la publication de cette correspondance, pour vous faire ses souhaits de la nouvelle année. Ainsi il vous souhaite, d'abord, une bonne santé pour travailler, ensuite, une

Bonne et ferme volonté

pour prendre et accomplir les résolutions suivantes, savoir : 1o. de recevoir les journaux d'agriculture, surtout la *Semaine Agricole*, à l'exemple des citoyens de toutes les autres classes de la société, qui ne manquent pas de recevoir le journal qui traite de leurs genres d'affaires ; 2o. de vous former en club agricole, à l'exemple de celui-ci, afin de discuter sur les moyens les plus avantageux, et en même temps les plus économiques, à rendre relativement à vos opérations agricoles, en vous rappelant que cinq à six personnes suffisent à former un club agricole ; 3o. De vous procurer immédiatement un registre de comptabilité où vous entrerez vos recettes et dépenses de chaque jour, afin de vous guider sûrement dans votre administration ; 4o. de mettre de côté l'*esprit de routine* qui vous a été et qui vous est encore si fatale ; 5o. enfin, d'améliorer le sol de vos fermes par la semence de graines de mil et de trèfle, et surtout par le soin des fumiers que vous pourrez traiter avantageusement suivant la méthode qui précède.

Le club agricole saisit cette occasion pour vous faire aussi, M. le Rédacteur, les souhaits de la nouvelle année. Ainsi, il vous souhaite une longue liste d'abonnés nouveaux, pour encourager et soutenir votre intéressant journal ; la persévérance à le rédiger si agréablement et si utilement dans les intérêts des cultivateurs ; de continuer à donner des lectures intéressantes sur l'agriculture dans les paroisses qui n'ont pas encore eu l'avantage de vous entendre. Il sou-

haïte que vos intéressants collaborateurs continuent à écrire pour le laboureur puisqu'en écrivant pour lui c'est faire l'aumône aux pauvres, espérant par là qu'on donnera à l'agriculture toute l'importance qu'elle mérite.

Les succès que vous avez obtenus durant l'année qui vient de finir sont bien propres à vous réjouir de vos labeurs, puisque l'agriculture a déjà beaucoup progressé.

Daïgniez en même temps recevoir du club les sentiments de la plus sincère reconnaissance pour les nombreux services que vous lui avez rendus, et pour toutes les marques d'attention que vous avez daïgné lui porter.

CLUB AGRICOLE DE ST. ANTOINE.

Pour la Semaine Agricole

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXXI.

IL ARRIVE UN MALHEUR A PROGRÈS.—
MÉTÉORISATION DES VACHES.—CON-
VERSATION AVEC ROUTINEAU.—QUEL-
QUES REFLEXIONS SUR DIFFÉRENTES
CHOSSES.

Les regains de trèfle poussaient à vue d'œil, et Marguerite voyant que les vaches ne trouvaient pas grand-chose dans les bruyères, eut l'idée de les mener dans ces beaux pâturages, et s'assit au coin du champ, travaillant à quelqu'ouvrage à l'aiguille, pendant qu'elles mangeaient à pleine gueule dans le trèfle. Mais au bout d'une heure ou deux, quel fut son étonnement et son effroi, lorsqu'elle vit ses vaches enfler. Elle savait bien que le trèfle fait enfler les vaches, et même, elle en avait eu qui avaient éprouvé cet accident, dans les premiers temps qu'on avait semé du trèfle, mais elle ne pensait pas que ce fut si prompt. Elle fut donc très effrayée, et fit sortir de suite ses vaches du champ, les fit promener, appela à son secours, envoya chercher son mari en grande hâte. Elle ne savait où donner la tête, car ses six vaches étaient enflées.

Progrès accourut; Routineau et François arrivèrent, attirés par les cris de Marguerite. On fit boire du lait de force, à celles qui étaient les plus enflées; on les promenait, rien n'y faisait. Elles enflaient, et désenflaient un peu, pour enfler de nouveau.

La plus belle de ses vaches, une bête de six ans, la meilleure laitière était déjà tombée et s'était relevée avec peine; il était facile de voir qu'elle étouffait.

Tout fut inutile, la pauvre bête

tomba de nouveau, se débattit, tira la langue, écumait, se battait les flancs avec sa queue; un instant après, elle était morte.

Impossible de dire la peine de Marguerite; elle pleurait, se désolait, etc. François en faisait presque autant. Progrès était stupéfait, Routineau, lui, déblatèrait contre le trèfle, et jurait qu'il n'en ferait jamais.

Les autres vaches étaient moins enflées. On continua à les promener; l'enflure diminuait et augmentait alternativement, et cet état dura plus de deux heures. Enfin, lorsque l'enflure fut un peu diminuée, on les mena à l'étable, et on les fit jeûner le reste de la journée.

Au milieu de cet effroi, on n'avait pas songé à M. Martineau; et d'ailleurs, il était absent, étant allé faire une visite avec sa fille, à un vieux capitaine aussi en retraite.

Dès qu'ils furent de retour, ils apprirent le malheur arrivé à leurs bons voisins, et Eléonore s'écria qu'il était bien malheureux qu'elle ne fut pas là, qu'elle avait vu dans la *Maison rustique des Dames* un article sur la météorisation des vaches, dans lequel on disait ce qu'il y avait à faire.

Elle courut aussitôt chercher ce livre, et on y trouva de très bons conseils sur le pâturage des trèfles, sur les moyens de soigner la météorisation des vaches, et l'emploi du trocart, au moyen duquel on perçait la panse des vaches, pour en faire sortir l'air qui les gonflait, quand tous les autres moyens ne réussissaient pas. Mais, hélas! il était trop tard; la vache était morte!

Cependant, Progrès qui voulait écrire à Marcel, pour lui demander son avis sur la vente du fourrage, dit qu'il lui parlerait aussi du malheur qui venait de leur arriver et le priaient de leur envoyer un trocart.

—Comment, dit Routineau, vous vous en rapporterez donc à ce que dit cette dame. Elle est bien savante, sans doute, pour avoir écrit deux si gros livres, mais je crois que vous feriez mieux de renoncer au trèfle, plutôt que de courir encore la chance d'un autre malheur aussi grand que celui-là, ou même, comme le dit Delle. Eléonore, de percer le ventre de vos vaches. Croyez-moi, Progrès, rien ne vous réussira dans vos nouvelles modes. Voilà votre plus belle vache sur le pavé, votre blé de défrichement est perdu, et malgré le beau bouquet qui la surmonte, vous perdrez votre meule de moulin cet hiver.

—Oh! oh! mon voisin, dit Progrès, que les réflexions de Routineau avaient rendu au calme, je ne me laisserai pas décourager pour si peu, j'achèterai une autre vache et deux, s'il le faut, pour remplacer celle-ci; Dieu merci, j'ai de quoi les nourrir.

—Mais, croyez-vous que M. Blan-

chard prendra les choses comme vous, et qu'il verra sortir de sa poche, 20 piastres, pour la moitié de cette vache? C'est une valeur, qu'une vache de quarante piastres.

—M. Blanchard aurait tort de se plaindre. Il y a trois ans, quand je n'avais pas encore fait de trèfle, je n'avais que trois vaches dans mon étable; aujourd'hui, grâce à mon trèfle, il m'en reste cinq. J'ai donc encore du bénéfice, et lui aussi. Qu'a-t-il à dire?

—C'est vrai, mais vous verrez, il s'est habitué à avoir six vaches, au lieu de trois; il sera très mécontent de n'en avoir plus que cinq, il ne voudra pas vous donner sa part, pour en acheter une autre.

—Eh! bien, je vous l'ai dit, voisin, nous ferons un autre arrangement avec lui. Ce n'est pas un malheur qui doit m'empêcher de marcher dans la bonne voie. Il n'y a pas de plus sotte économie que celle qui nous empêche de faire une bonne chose. Si je mange le bien de la bonne femme, comme vous le dites, mes enfants feront comme moi, ils travailleront. Ils auront de plus que moi le savoir qui me manque et qui m'aurait empêché de perdre ma vache.

J'irai demain en ville, porter la peau de ma pauvre bête, et je verrai M. Blanchard. Nous avons quelques affaires à terminer ensemble, nous les finirons plus tranquillement dans son cabinet qu'ici.

Routineau voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur son voisin, lui dit adieu et s'éloigna.

Marguerite avait cessé de pleurer; le calme de son mari l'avait un peu consolée; M. Martineau et Eléonore avaient relevé son courage, et lui recommandèrent, lorsqu'elle voudrait faire quelque chose de nouveau, de voir avec Eléonore ce qu'en disait la *Maison rustique des Dames*.

Progrès, en enlevant la peau de la pauvre vache avait le cœur bien gros, car il regrettait plus la bête que l'argent qu'elle valait, parce qu'elle était très bonne laitière et paraissait très attachée à sa maîtresse. Cependant, il pensa qu'avec le procédé Guénon, il pourrait la remplacer par une aussi bonne.

Le soir de ce jour, il y eut entré M. Martineau et Progrès, une longue conversation sur la visite à faire le lendemain, chez M. Blanchard.

M. Martineau écrivit à Marcel pour le consulter sur la vente du fourrage et lui parler du trocart.

La mort de la vache de Marguerite fit grand bruit, dans le canton on la plaignit, parce qu'on l'aimait et qu'on commençait à voir que Progrès avait du courage et de l'intelligence. Quelques cultivateurs commençaient à prendre plaisir, et plusieurs d'entre eux allèrent voir ses betteraves et ses choux; même ses blés sur trèfle

MONTRÉAL, 5 JANVIER 1871

1870—1871.

L'année agricole de 1870 vient de finir. Pouvons-nous dire que l'agriculteur a fait des progrès réels pendant ces douze mois ? Nous l'espérons. Il nous semble bien évident qu'un réveil remarquable s'est accompli pendant l'année et qu'il s'est fait sentir par tout le pays. La législature locale s'est occupée presque exclusivement des progrès du cultivateur et du colon. Le Conseil d'Agriculture n'a pas épargné ses peines et a mûri, entre autres travaux importants, un programme qui n'a besoin que d'être bien compris et énergiquement exécuté pour assurer l'avancement rapide de l'agriculture dans les parties les plus reculées de notre Province. Des clubs se sont formés parmi les cultivateurs, et nous en connaissons un, entr'autres, qui réunit chaque semaine un grand nombre d'hommes intelligents et dévoués à leur profession. Soyons en sûr, ces clubs sont appelés à mettre en fuite la vieille routine et à assurer la richesse de leurs membres, en même temps qu'ils donnent le branle au mouvement agricole de tout un district.

Notre *Semaine Agricole* s'associe de grand cœur à ce noble mouvement, elle fait modestement son petit possible pour tenir ses lecteurs au courant de ce qui se fait ailleurs. Elle cherche à ne donner que des conseils sûrs et elle compte principalement sur les hommes les plus avancés dans le pays pour les renseignements qu'on trouve dans ses colonnes.

Recevra-t-elle du public l'encouragement qu'il lui faut pour remplir dignement son rôle ? Nous l'espérons. En attendant, nous remercions sincèrement tous ceux qui ont bien voulu nous aider de loin ou de près, et nous espérons que, dans ce champ où chacun peut travailler sans nuire à son voisin, tous les bons patriotes vont s'unir plus que jamais pour travailler au profit commun des cultivateurs de la Province de Québec.

et sur défrichement, et bien que ce dernier fut versé, les plus intelligents virent bien que c'était un malheur qui ne dépendait ni de lui ni de la terre, mais du temps et de l'espèce de blé qu'il avait semé, et aussi du printemps qui avait été plus pluvieux que d'ordinaire.

Quelques uns même étaient venus voir l'arrangement de ses étables, et en passant, ils jetaient un coup d'œil sur le gros tas de fumier du maître. L'orage qui avait fondu sur le pays quelques temps auparavant avait entraîné des fumiers qui n'étaient pas placés dans de bonnes fosses, comme celui de Progrès et le reste avait perdu sa meilleure partie, c'est-à-dire, ce jus noir qui lui donne une si grande puissance. Les plus clairvoyants s'apercevaient qu'en cela encore, Progrès l'emportait sur eux, car son fumier n'avait pas du tout souffert de la tempête. Il est vrai que la fosse s'était entièrement remplie d'eau, mais la chaleur survenue après l'orage, l'avait fait diminuer, sans en perdre une seule goutte. Et quand au fumier de marne, l'eau avait coulé dessus sans le pénétrer ni l'altérer en rien.

On commençait à avoir du respect pour Jean Progrès et pour tout ce qu'il disait, c'était pour plusieurs un oracle, et si tous ne marchaient pas encore sur ses traces, bon nombre faisait des réformes.

Ce qui le faisait considérer, c'est qu'il avait donné de l'ouvrage à des pauvres gens qui n'en avaient pas et qui ainsi, ne pouvaient nourrir leur famille. Tous les journaliers qu'il avait ainsi tiré d'embarras, auraient pu se battre pour lui, et le défendait chaudement. Chaque fois que des mauvaises langues osaient l'attaquer.

Progrès payait ses serviteurs mieux que tous les cultivateurs du pays ; aussi, il en trouvait toujours plus qu'il lui en fallait.

Un jour, un journalier vint d'un canton voisin lui demander de l'ouvrage, Progrès qui le voyait pour la première fois, lui demanda d'où il était, et pourquoi il venait d'aussi loin lui demander de l'ouvrage.

—Monsieur, dit ce pauvre journalier, on dit que vous traitez si bien vos employés et que vous les payez si libéralement, que je me suis décidé à venir vous demander de l'emploi.

—Mon ami, lui dit Progrès, je voudrais bien pouvoir me rendre à vos désirs, mais je dois préférer les indigents de ma localité à tout autre, et il y a ici plus de braves journaliers que nous pouvons en employer. Cet étranger s'en retourna tout triste de n'avoir pas été accepté, mais emportant de Progrès une opinion encore plus favorable que celle qu'il avait avant d'arriver chez lui.

Comme il passait devant la maison de Routineau pour s'en retourner, celui-ci l'ayant vu entrer chez Pro-

grès, l'arrêta et lui fit un grand nombre de questions, pour connaître le but de son voyage. Celui-ci lui répondit tout ingénument : J'ai entendu dire tant de choses de M. Progrès, de sa libéralité, de son savoir en agriculture, que je me suis décidé à venir lui demander du service. Je n'ai pu être accepté, j'en suis tout triste, mais la raison que m'a donné ce brave homme, a augmenté la confiance que j'avais en lui.

—Mais où avez vous donc connu notre voisin Progrès ?

—Mais il est connu au loin, allez.

—Mais, qu'est ce qu'on en dit.

—On en dit tant de bien, que je ne pourrais tout répéter. Mais ce qui occupe le plus les langues, se sont ses succès en agriculture.

—Ta, Ta, dit Routineau, on voit que l'écho a plus de son que la voix. Par ici, Progrès n'est que Progrès, c'est un cultivateur bien ordinaire, et il peut trouver son maître tout près d'ici. Mais avez vous entendu parler de notre Routineau, c'en est un celui là, un cultivateur qui vaut bien votre Progrès.

—Non, Monsieur, votre Routineau ne nous est pas plus connu que les hommes qu'on nous dit habiter la lune ; d'ailleurs, si on le juge par son nom, ça doit être un fameux bégnet ! Routineau se mordit les lèvres de dépit et dit ensuite à son interlocuteur ; mon brave, ne parlez pas si légèrement d'un homme respectable, quoique vous ne le connaissiez pas. Quant à Progrès, si vous fussiez demeuré chez lui, vous en auriez rabattu.

—C'est possible, mais ce n'est pas beau pour vous de parler ainsi d'un voisin, et je vous assure que l'opinion que j'emporte de lui est bien préférable à celle que j'emporte de vous et de votre nigaud de Routineau.

—Vous êtes un insolent de me traiter de nigaud.

—Quoi seriez vous ce Routineau dont vous faisiez tantôt l'éloge ? Si c'est le cas, et si vous persistez à dire que je suis un insolent, je dis que vous êtes un *vanteur* et qui plus est, un lâche, puis que vous cherchez à rabaisser votre voisin dans mon esprit.

—Françoise, entendant les voix qui s'élevaient de plus en plus, intervint et fit rentrer son cher Routineau, qui était bien aise de voir terminer ainsi une conversation qui ne tournait pas du tout à son avantage.

Quant à l'étranger, il continua son petit bon homme de chemin, fier de la réponse qu'il avait faite à Routineau, et décidé à faire sonner bien haut le nom de Progrès.

Il n'est si grand jour qui ne vienne au soir.
Brune matinée belle journée.

On revient sage des longs jours.

La Stabulation permanente.

Pour compléter ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet nous allons examiner les économies qu'il est possible de faire par ce système.

Economie des clôtures.

Aujourd'hui que le bois se fait rare, on commence à sentir vivement le coût de l'entretien des clôtures. Ce mal augmentera pourtant d'année en année, et les divisions nombreuses qu'exigent la forme longue et étroite de toutes les terres des anciennes seigneuries, ne font qu'augmenter le mal. On calcule qu'un arpent de clôtures bien faite coûte de \$7 à \$10 par arpent, selon les localités. L'intérêt et les frais d'entretien sont donc d'à peu près \$1 par arpent par année. Un système qui serait suffisamment répandu pour dispenser des clôtures vaudrait donc des millions de piastres par année aux cultivateurs de la Province. L'entretien d'une allée et les travers nécessaires pour tirer le plus grand profit des pâturages coûtent des sommes considérables aux cultivateurs. Cette économie seule payerait une partie des frais de la stabulation pendant l'été. Voyons maintenant ce qu'on peut gagner par

L'augmentation des fumiers.

On ne peut pas nier que le secret des cultures profitables consiste dans la production de grandes quantités d'engrais, et dans leur application intelligente. Il est établi qu'une vache bien soignée dans l'étable peut produire dix tombées d'excellent fumier dans cinq mois. Cet engrais bien appliqué vaut certainement au cultivateur un écu par charge. D'un autre côté, les déjections laissées sur les pâturages pendant l'été n'ont pas la moitié de cette valeur, puisque le soleil ardent et les pluies lui enlèvent beaucoup de sa richesse et qu'il n'est pas utilisé avec autant de profit que si le cultivateur le plaçait lui-même, en bonne saison, sur les pièces qui en ont le plus besoin.

Economie sur la nourriture ; et destruction des mauvaises herbes.

Le bétail détruit ou endommage une quantité d'herbe en la foulant, en s'y couchant, et en la couvrant de déjections solides et liquides qui l'empêchent d'être pâturée. La stabulation obvie à toutes ces pertes. L'herbe qui est en-

tretenue rase ne pousse pas aussi rapidement que celle qui ombrage la terre. Tous les cultivateurs en ont la preuve, puisque les prairies se développent avec une grande vigueur pendant les chaleurs de Juillet, tandis qu'alors les pâturages qui ont été rasés poussent difficilement.

On sait que les animaux au pâturage raseront beaucoup certaines parties des friches et qu'ils dédaigneront les autres.

Les mauvaises herbes surtout sont laissées de côté et montent même assez souvent à graine. Par là stabulation rien n'est perdu puisque l'animal à l'étable mangera avidement tout ce qui lui sera présenté, pourvu que cette nourriture soit verte et fraîche. On sait que dans cet état les charçons même ne sont pas refusés par les chevaux. Couper ces mauvaises herbes à plusieurs reprises contribue beaucoup à leur destruction. On peut donc dire que la stabulation, pendant l'été, contribuera à la destruction des mauvaises herbes.

Economie du terrain.

Puisqu'un arpent de bonne prairie suffit pour l'hivernement d'une vache n'est-ce pas un gaspillage considérable que le système de pâturage qui exige trois arpents pour la nourriture d'été ? D'autant plus que le foin employé frais coupé est de beaucoup plus nutritif que celui que l'on fait sécher pour sa conservation.

Des expériences faites par des chimistes habiles ont établi que le trèfle vert contenait un tiers de matières nutritives de plus qu'en le laissant sécher pour en faire de bon foin. Ceci s'explique par le fait que les fibres de la plante se durcissent en séchant et perdent ainsi une partie de leur valeur. Ceci prouve qu'une quantité donnée de prairie coupée en vert pour le bétail ira plus loin que la même étendue de terre dont on aurait fait sécher le foin ; et que, puisqu'un arpent en foin suffit pour la nourriture d'un animal pendant six mois d'hiver, un demi-arpent de la même prairie suffirait amplement pour la nourriture des six mois d'été. De nombreux essais ont établi qu'un demi-arpent bien engraisé donne autant de nourriture qu'il est possible d'en faire manger en vert à un animal pendant toute la belle saison.

Ces faits devraient encourager la majorité de nos cultivateurs, qui ont moins de cent arpents de terre, et qui se plaignent avec raison, qu'il leur est très difficile d'entretenir assez de bétail pour engraisser leur terre. En effet, l'étendue de pâturage qu'il leur faudrait avoir en été empêcherait les autres cultures absolument nécessaires pour la production de la nourriture de la famille et du bétail pendant l'hiver.

Sur les terres de 90 à 100 arpents, il est rare de trouver 10 vaches, un taureau et quelques taures. Il est pourtant bien certain qu'avec la stabulation permanente on pourrait nourrir abondamment ce bétail en sus des chevaux et de quelques moutons. Dix vaches nourries à l'étable pendant toute l'année et bien soignées donneraient certainement 2000 lbs de beurre par année. Ceci représente un revenu de \$400 auxquelles il faut encore ajouter la production de 800 à 1000 lbs de lard qu'on obtiendrait presque entièrement avec le lait sûr. Que nos cultivateurs y réfléchissent avant de se prononcer trop vivement contre ce système qui leur fournirait de plus d'immenses masses de fumier. Quant au nombre de vaches dont nous venons de parler, il paraîtrait très faible en Hollande et en Belgique où l'on entretient souvent huit vaches sur une ferme de dix arpents ; et encore trouve-t-on moyen d'en ensemercer quatre ou cinq arpents, en grains et légumes, en sus de ce qu'il faut pour la nourriture du bétail pendant l'hiver.

Récoltes en vue de la stabulation.

Pour rendre la stabulation profitable il est indispensable de faire ces récoltes tout près des bâtiments, afin de sauver du temps et des transports. On devrait engraisser fortement quelques arpents de terre tout autour des bâtiments et s'en servir pour la rotation des différentes récoltes qui nourriront le bétail. Ils seront faciles à engraisser et commodes à récolter. Où le seigle d'automne peut réussir, celui qui aura été semé au milieu d'août pourra être coupé au commencement de juin. Dès les premiers travaux du printemps il faut encore semer un petit morceau de terre très fort en lentille et en avoine.

Le trèfle qui aura été fortement fu-

mé en couverture en septembre et plâtré deux fois à des intervalles de deux jours au printemps, sera bon à couper du 10 au 15 Juin et pourra être mélangé au seigle. Aussitôt que les gelées ne sont plus à craindre, il faudra encore semer du blé d'inde très fort, par rangs, dans une terre riche et parfaitement ameublie, puis on y passera la houe à cheval au moins tous les 8 jours, on devra faire deux autres semis de blé-d'inde, à des intervalles de 15 jours. La lentille viendra après le trèfle et puis la 1ère. récolte de blé d'inde, etc., etc.

Ces semis, à des époques différentes, sont indispensables, pour s'assurer un fourrage abondant et toujours frais ; car il est important de ne jamais le laisser durcir. Le morceau occupé par le seigle d'automne pourrait être semé immédiatement en blé d'inde, tandis que celui qui aurait produit la lentille pourrait être semé en seigle d'automne. Pour compléter la rotation on peut aussi semer le trèfle au printemps sur le seigle. Sur ces quelques arpents destinés à la nourriture du bétail pendant l'été on pourrait encore établir la rotation suivante ;

- 1e Année, lentilles et avoine, avec fumier. Semis de seigle d'automne et fumure.
- 2e année, Seigle et récolte de trèfle, fumure d'automne.
- 3e année, Trèfle, trois coupes avec forte fumure d'automne.
- 4e année, Blé d'inde sur labour de printemps avec fumure.

Au moyen de ces fumures annuelles on produirait facilement assez de nourriture pour nourrir très abondamment deux vaches ou deux chevaux, par arpent de terre pendant 7 mois de l'année. Ainsi, le cultivateur ayant dix vaches, deux taures, un taureau et trois chevaux à nourrir, n'aurait besoin que de huit arpents pour leur entière nourriture pendant tout l'été. En se servant de terre, de levées de fossés, etc., pour litière, il ferait de plus, chaque année, assez de fumier pour engraisser abondamment de cinq à dix arpents de sa terre en sus des huit arpents ci-haut mentionnés. Ceci suppose que chaque opération est parfaitement faite et que le terrain choisi pour la nourriture d'été est riche et très bien amélioré.

Encore une fois, bons lecteurs,

n'allez pas dire que ceci est impossible ; mettez de côté les préjugés et voyez plutôt si vous ne pourriez pas en faire l'essai en petit dès l'année prochaine.

Comment nourrir le bétail ?

On nous demandera peut-être s'il vaut mieux tenir les vaches dedans ou dans une cour. Si vos planchers de haut peuvent facilement se lever et que vous puissiez pratiquer des ouvertures dans les pignons de vos étables, les vaches y seront beaucoup plus commodément que partout ailleurs. Nos étables sont ainsi disposés et nous pouvons y entrer avec une voiture ce qui nous permet d'apporter directement les fourrages tout près des vaches ; de même pour la terre, les tourbes, etc., qui servent de litière et pour les fumiers. Nos étables n'ont point de plancher ; pour litière nous mettons d'abord pendant l'été 18 pouces de terre sèche comme base, puis nous nous servons de joncs bran de scie, aigrettes, de filasse tourbes, et de toutes les matières sèches que nous pouvons nous procurer. Jusqu'à présent nos pailles étant hachées et ébouillantées ont servi exclusivement à la nourriture du bétail. Ceux qui douteraient de la possibilité d'entretenir des étables dans un grand degré de propreté, avec un pareil système, pourront toujours s'en convaincre en passant au Cap St. Michel, à Varennes.

S'il était impossible de se servir de ses étables on pourrait utiliser des remises faites grossièrement, mais sous lesquelles les bêtes seraient à l'abri du soleil et qui seraient de plus munies de crèches, auges, etc., afin de faciliter les pausements et économiser la nourriture, en l'empêchant de se perdre sous les pieds des animaux. On trouvera que des vaches qui sont abondamment nourries à l'abri du soleil, et qui ne sont pas exposées à se battre entr'elles pendant qu'elles mangent, donneront au moins un quart de lait de plus qu'elles n'en fourniraient dans les meilleurs pâturages d'été. Ceci est certain, surtout pour les mois de Juillet, Août et Septembre.

On recommande de soigner les vaches quatre ou cinq fois par jour, savoir : vers 5 heures, A. M., à 8 heures, à midi, à 4 heures et à 8 heures P. M. Le cultivateur soigneux de ses pailles fera bien d'en garder pour mé-

langer avec son trèfle vert. Le fourrage donné aussitôt qu'il est fauché peut occasionner des *empansements*. Il est bon de couper tous les fourrages verts quelques heures avant de les donner au bétail.

Conclusion.

Nous le savons, la majorité de nos lecteurs dira probablement "voilà qui est bien beau, mais il nous est impossible de faire cela ; nous n'en avons pas le temps." D'autres ajouteront "ça ne peut pas payer dans ce pays-ci." Quand au temps, rappelons-nous que si la nourriture est prise tout près des bâtiments, il sera plus court d'aller la chercher et la donner aux vaches que mener et ramener les bêtes au pâturage. Ensuite, un jeune homme de 13 à 14 ans peut nourrir facilement 18 à 20 têtes dans la moitié de son temps. Quant aux revenus, rappelons-nous que la production du beurre sera doublée, de même pour le lard, que les engrais seront triplés, que de cette manière, et de cette manière seulement, le cultivateur qui n'achète pas de fumiers pourra engraisser toute sa terre et la mettre en état de produire double et triple de ce qu'elle produit aujourd'hui. Vous aurez, à la vérité, employé un jeune homme une partie de l'été pour nourrir vos vaches et pour les nettoyer et charroyer les engrais ; mais en revanche vous aurez obtenu dans quelques années l'amélioration complète de votre terre et vous aurez triplé vos produits. Ami, lecteur, est-ce trop vous demander que d'en faire

L'essai en petit ?

Pour rendre justice à notre excellent confrère du *Live Stock Journal*, il nous faut dire que les idées qui précèdent sont dues, en grande partie, à son magnifique article sur le sujet de la stabulation permanente, telle qu'elle est applicable aux Etats-Unis. Nous rappellerons seulement à nos lecteurs que les essais que nous en avons fait l'été dernier nous ont décidé à essayer plus en grand la pratique de ce système dès l'été prochain. Nous y mettrons autant de prudence que possible et nous prions encore une fois nos lecteurs d'en faire autant.

Le *Live Stock Journal*, est certainement un des meilleurs journaux d'a-

griculture que nous connaissions, et vaut dix fois le prix de sa souscription qui n'est que de \$1.50 par année. S'adresser à MM. Henry C. Springer & Co., Buffalo, N. Y.

A nos collaborateurs.

Nous voudrions pouvoir reconnaître d'une manière sensible ce que vous avez bien voulu faire pour rendre le journal intéressant. Nos ressources nous permettent encore de ne vous offrir que des paroles de remerciements, mais ces paroles sont bien sincères. Nous savons ce qu'il en coûte dans notre pays pour travailler à une œuvre sérieuse : nous savons aussi que les fortunes sont rares et que chacun doit penser avant tout à ses affaires. Le journaliste qui compte donc, comme nous le faisons sur des collaborateurs non rémunérés a besoin de travailler à une belle cause s'il veut voir ses espérances se réaliser. Des amis de l'agriculture en grand nombre nous ont prouvé que nous avons raison de compter sur eux. A nous de les remercier en attendant que le pays leur témoigne sa reconnaissance d'une manière plus efficace.

Nous adressons aujourd'hui une copie du *Country Gentleman* à deux de nos correspondants les plus actifs. Ils le recevront durant l'année. Nos lecteurs y gagneront aussi puisque nous comptons sur quelques traductions à leur avantage.

Pour la *Semaine Agricole*.

Examen des élèves de l'école d'agriculture de l'Assomption.

Vendredi, le 23 du courant, à eu lieu à l'École d'agriculture de l'Assomption, l'examen trimestriel des Elèves. Ces derniers ont paru avantageusement sur l'agriculture, la Géométrie, les lois municipales, l'estéologie du cheval, etc. Tous les professeurs et les directeurs de l'institution furent satisfaits des résultats de l'examen.

Après la lecture des notes, Monsieur le Supérieur du collège adressa aux élèves une courte allocution, il les félicita sur leur conduite et leur progrès ; leur rappela et leur fit voir par des paroles vraies les immenses avantages de l'étude de la science agricole, la nécessité et l'opportunité de cette étude dans les circonstances

actuelles et le bien que sont destinés à produire pour le pays, ceux qui s'y livrent judicieusement avec courage et persévérance. Il les engagea à revenir tous poursuivre leurs cours après la vacance, avec des dispositions aussi bonnes et meilleures, si c'est possible, que par le passé.

Messieurs les interrogateurs furent ensuite priés de descendre au réfectoire où un succulent diner (quoique maigre) les attendait ; après quoi, les élèves entrèrent joyeusement en vacance pour un mois.

Le nombre des élèves qui ont terminé le trimestre est de huit. Il reste donc encore quelques bourses de disponibles.

On espère que ce nombre augmentera dans le cours de l'hiver, que les cultivateurs intelligents dont les fils sont inoccupés une grande partie de l'hiver et passent leur temps dans des amusements inutiles, les enverront séjourner au moins quelques mois à l'École d'Agriculture de l'Assomption. S'ils sont boursiers, il ne leur en coûtera pas un sou, et trouveront à l'École tout le confort désirable.

Mr. le Professeur Marsan serait très-heureux de donner des leçons extra à tous ceux qui se présenteraient à l'École d'Agriculture dans le but de n'y séjourner que l'hiver et s'efforceraient de les initier par des lectures générales à toutes les parties de l'Agriculture.

On ne saurait nier les avantages immenses que trouveraient des jeunes gens intelligents et de bonne volonté et destinés à embrasser la carrière agricole à assister pendant deux ou trois mois à une série de leçons mises à leur portée, sur les parties les plus importantes de l'agriculture.

Nous ne donnons ce conseil, bien entendu, qu'à ceux qui sont dans l'impossibilité de faire leur cours agricole au complet.

Puissent nos paroles trouver un heureux écho chez tous les jeunes amis de l'Agriculture.—Com.

Causeries agricoles.

Le *Journal d'Agriculture* de Ste. Hyacinthe publie notre lettre adressée à la Presse canadienne, et veut bien l'accompagner des remarques suivantes :

Nous nous rendons avec beaucoup de plaisir à la bienveillante invitation qui nous en est faite par M. le savant rédacteur de la *Semaine Agricole* de publier la lettre suivante ainsi que le programme du Conseil d'Agriculture pour les fermes les mieux tenues.

Toutes améliorations agricoles et tout ce qui tend à les promouvoir doit trouver une place éminente dans un journal dévoué à l'agriculture de l'Agri-

culture ; les visites que M. Barnard doit faire aux chefs-lieux de tous les comtés de la Province, sans avoir tout le résultat qu'on semble en attendre ont cependant le bon effet de stimuler les agriculteurs et de les forcer de s'occuper de la cause si belle et si noble que la Providence leur a donné en partage.

Que l'enseignement agricole soit distribué largement et mis à la portée de tous les cultivateurs, et que tous les moyens pour parvenir à ce but soient mis à contribution. Le Conseil d'Agriculture a pour mission spéciale de faire progresser l'agriculture dans cette Province, la tâche dont il vient de charger M. Barnard est un des moyens, bons et qui ont un certain mérite comme nous venons de le dire, un autre moyen serait de forcer les sociétés d'Agriculture à distribuer en primes quelques bons traités, ou une certaine quantité d'abonnements aux journaux agricoles, à leurs choix.

Il se publie dans cette province 3 journaux français, qui ont chacun leur mérite, sans avoir peut être la prétention d'être aussi intéressants les uns que les autres, mais qui méritent un encouragement qui leur permettrait de faire encore plus de bien ; les quelques piastres qui seraient affectées à cette fin seraient encore un des bons moyens de répandre la science agricole et de faire exécuter avec profit les décisions du Conseil d'Agriculture, en faisant goûter aux cultivateurs les avantages qu'ils retireraient de la mise à exécution du programme du conseil au sujet des fermes les mieux tenues, en tout ou en partie.

Mais laissons parler M. Barnard : que nos lecteurs lisent attentivement les raisons qu'il apporte à l'appui de la thèse qu'il a pour mission spéciale de propager, et ils en retireront un grand bénéfice.

Nous n'avons pas pu publier ce document avant ce jour pour des causes qui sont tout à fait incontrôlables.

Tout en remerciant bien sincèrement notre confrère des compliments, à notre adresse et qui nous paraissent par trop flatteurs, nous permettrait-il de lui demander quelques explications sur les réserves qu'il croit devoir faire ?

Notre mission est de rencontrer les cultivateurs bien pensants, afin de leur parler de leur art, les presser de s'occuper activement de l'avancement de l'agriculture dans leur localité, les inviter à discuter entre eux des sujets qui les intéressent à un si haut degré, répondre aux questions qu'ils pourraient faire, et leur donner toutes les explications qu'ils pourraient demander au sujet des concours pour les terres les mieux tenues ainsi que

sur les autres questions dont le Conseil d'Agriculture s'est occupé dans l'intérêt général des cultivateurs de cette Province. Si nous remplissons bien ce programme et que nous recevions l'appui cordial de tous les intéressés de bonne volonté, comme nous avons raison de l'espérer, nous ne voyons pas pourquoi le résultat serait autre que celui que le Conseil espère obtenir.

Quant à l'excellente suggestion que fait notre confère, au sujet de la distribution des traités d'agriculture, nous lui rappellerons que le Conseil d'Agriculture a déjà offert \$300 et une médaille d'or pour le meilleur traité agricole, et qu'il demande en même temps à quel prix ces traités lui seront fournis. Si nous sommes bien renseigné, le Conseil a en vu la distribution gratuite de ces traités, aussitôt qu'il aura choisi celui qui conviendra mieux au besoin des cultivateurs.

Quant aux journaux d'agriculture il nous semble que chaque cultivateur intelligent devrait en recevoir au moins un. Nous voudrions, pour notre part, qu'il en recevrait même plusieurs; et cinq piastres ainsi employées, seraient peut-être plus productives que toutes autres dépenses d'amélioration qu'un cultivateur pourrait faire. Nous souhaitons donc de tout cœur que les sociétés d'agriculture puissent distribuer comme primes des journaux d'agriculture à chacun de leurs membres.

Pour la Semaine Agricole.

Publication des rapports des Sociétés d'Agriculture.

M. le Rédacteur,

Pourquoi les sociétés d'agriculture ne publient-elles pas dans les journaux agricoles le rapport officiel fait chaque année à l'assemblée générale des membres? Ce rapport pourrait nous faire connaître le sol du Comté, ses principales productions, ses améliorations de l'année, les succès marquants remportés par les cultivateurs. Il nous montrerait l'état de la Société, ses finances et enfin toute son administration. Nous apprendrions comment on se procure ailleurs, avec des succès répétés, des reproducteurs choisis, des instruments aratoires; si c'est en les vendant par encan, ou en prêtant l'argent aux souscripteurs pour leur achat, ou en donnant des *bonus* pour encourager leur importation par des membres, ou enfin en

les louant; on verrait comment les argents sont employés; si on s'en sert pour prix, achat, etc., ou si on laisse inutilement sans emploi plusieurs centaines de dollars entre les mains des Secrétaires pendant plusieurs années.

Il n'y a pas un seul cultivateur qui ne lirait avec le plus grand intérêt ces *comptes rendus*. Il comparerait ce qu'il verrait avec ce qui se passe dans son comté et prendrait ce qu'il y trouverait de mieux pour chercher à l'appliquer chez lui. Nous connaîtrions mieux ces beaux comtés où les sociétés d'agriculture font de si grands progrès. Ils serviraient d'exemple à ceux qui sont encore dans les ténèbres de la routine, malgré qu'ils aient les mêmes avantages que les premiers. Enfin, tous nous acquerrions des connaissances très instructives et utiles, outre celle de nous faire connaître comment fonctionne les sociétés d'agriculture dans notre Province.

C'est, M. le Rédacteur, une idée que j'ose émettre et qui sera accueillie avec bienveillance, je l'espère.
Riv. du Loup 31 Dec. 1870.

F. X. L.

Les suggestions de notre correspondant sont trop à propos pour ne pas attirer l'attention des hommes qui s'occupent de l'avancement agricole. En effet, il faut l'avouer, un bon nombre de sociétés agissent comme si elles craignaient de faire connaître leurs opérations au public. Heureusement que le mal est connu et qu'un remède sera bientôt apporté par le Conseil d'agriculture, qui tient à surveiller plus que jamais l'action de ces sociétés et qui, si nous sommes bien renseigné, fera une étude spéciale des différents rapports qui lui seront présentés au mois de Février par les diverses sociétés d'agriculture de cette Province.

Nous tâcherons de publier une analyse de ces rapports.

Société d'Agriculture du Comté d'Ilchaga.

Voici le résultat de l'assemblée annuelle de la Société d'Agriculture du Comté d'Hochelaga, tenue à l'hôtel Jacques-Cartier, le 28 décembre 1870:

Président, Louis Beaubien, Ecr., M. P. P.; vice-président, James Drummond Ecr.; secrétaire-trésorier, Hugh Brodie, Ecr. Bureau des Directeurs: Alexandre Desmarchais, Ecr.; David Tækhead, Ecr.; Joseph Holdsworth, Ecr.; Didace Beaudry, Ecr.; Sheldon Stephens, Ecr.; Joseph Delorme, père, Ecr.; William Evans, Ecr.

Meilleur engrais pour les cochons.

(Du Live Stock Journal)

Un grand éleveur de cochons de l'Ohio dit, qu'en se servant de la manière suivante de traiter un cochon, on réussira à faire dans l'espace de douze mois, le plus gros cochon possible. Prenez deux parties d'orge, deux de blé-d'inde, et une d'avoine. Faites moudre ensemble, puis faites cuire et donnez froid. Il prétend que c'est la nourriture la moins coûteuse, et qu'un cochon de race améliorée soigné de cette manière, gagnera régulièrement une livre par jour, pendant douze mois. Cela vaut la peine d'être essayé.

DR. GENAND.

CEUX QUI SE SERVENT D'HUILE POUR LES MACHINES.

L'HUILE EXTRA DE STOCK

EMPLOYÉE POUR LUBRIFIER, SURPASSE TOUS LES AUTRES HUILES COMPOSÉES AVEC DES SUBSTANCES ANIMALS, VÉGÉTALES ET MINÉRALES.

Nous sommes prêts à prouver sa supériorité sur tous les autres Huiles maintenant employées pour les Machines, depuis l'Horloge ou la Machine à coudre, jusqu'à l'arbre le plus pesant pour les Bateaux à Vapeur. Voici en quoi elle excelle sur les autres huiles: —ELLE N'ADHÈRE PAS aux Machines qu'on peut aisément en bon état sans trop de trouble, et elle nettoiera les Machines auxquelles auraient adhéré d'autres Huiles. ELLE NE SE CONGELERA PAS OU N'ÉPAISIRA PAS DANS LE TEMPS LE PLUS FROID. C'est une qualité de la plus haute importance, vu qu'une huile ne la possédant pas ne pourra lubrifier un arbre froid: Une huile semblable pourra être employée chaude, mais du moment qu'elle viendra en contact avec un arbre froid, elle se congèlera et ne commencera à lubrifier que lorsque la friction l'aura réduit à l'état liquide. En acquérant une température plus chaude, le "Journal" s'étend et la boîte en souffre. Il est aussi possible d'employer de l'huile qui se figera sur un arbre froid, sans obtenir ce résultat comme il l'est de mêler de l'huile avec de l'eau. L'HUILE EXTRA DE STOCK POUR LES MACHINES LUBRIFERA LA MACHINE LA PLUS FROIDE DU MOMENT QU'ELLE Y SERA APPLIQUÉE. Cette huile est garantie être supérieure au blanc de b laine ou à tous les huiles d'olive, à l'exception du "bolt cutting."

Les ordres seront promptement exécutés, si ru les envoie à

WINANS, BUTLER & CIE.

77, Rue Front, Toronto.

G. B. STOCK,

Seul agent pour la Puissance, Brougham, Ont.

TEMOIGNAGE.

LES MACHINES DE JOSEPH HALL, }
Oshawa, Ontario 4 Avril 1870. }

GEO. B. STOCK, Ecr., Brougham.

CHER MONSIEUR,

Nous nous sommes servi de votre huile pour lubrifier, durant les quatre derniers mois, et je puis dire sans hésiter que c'est la meilleure que nous avons employée jusqu'ici. Elle est aussi à bon marché et dure plus longtemps qu'aucune autre huile. Nous avons mis en opération notre nouvelle Machine à planer du fer, de 14 pieds, du ant 7 jours après l'avoir lubrifier une seule fois; elle tient les Machines claires et brillantes, nous ne désirons rien de mieux pour lubrifier.

Votre respectueux serviteur.

F. W. GLEN,

Président.

Brougham, Ont., 20 Octobre.



Nous avons examiné avec beaucoup d'attention cette Semeuse qui est déjà très avantageusement connue du public. Au Collège Ste. Thérèse, l'année dernière, toutes les semences furent faites avec cette machine, et le Révd. Mr. Tassé, Supérieur du Collège et membre du Conseil d'Agriculture nous en a fait les plus grands éloges. Elle sème toutes espèces de grains, à raison de 7 à 8 arpents par jour. Un des avantages particuliers des Semeuses est de distribuer le grain plus également et de l'enterrer à une profondeur uniforme. Les bouleverseurs attachés à la machine Rodier, ont de plus, l'effet d'ameublir beaucoup la terre et, par conséquence, de retarder la croissance des mauvaises herbes, ce qui permet au grain semé de prendre le dessus.

Ces machines se vendent à des PRIX MODÉRÉS, et à des conditions faciles.

S'adresser à M. P. A. RODIER, Rue St. Joseph, Montréal.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE.

CHEMIN DE LA FORTUNE

PAR

HENRI CONSCIENCE.

XII

LE RETOUR.

Son regard sévère fit pâlir le pauvre Donat et lui arracha un cri d'angoisse, comme s'il prévoyait un douloureux arrêt. Il bégaya en tendant ses mains tremblantes :

— Pour l'amour de Dieu, cher garde champêtre, faites attention à vos paroles. Vous ferez un malheur ; je tomberai mort à vos pieds. Ah ! ayez un peu de compassion de moi et de votre bonne Anneken !

— Tout doit aller régulièrement et dignement, dit le garde champêtre. Je voudrais bien te dire quelque chose, Donat, qui te fera plaisir : mais je n'en demanderai d'abord la permission,

comme il convient, à ces messieurs et dames.

— Oui, oui, rendez-le heureux, ce bon Donat. Nous vous en serons reconnaissants ! lui cria-t-on de tous côtés

— Donat Kwik, dit le garde champêtre, tu as apporté pour trois mille francs d'or de la Californie, n'est-ce pas ?..... Non, non, laisse, je te crois sur parole. Tu seras brave et laborieux ? Eh bien, rends ma bonne Anneken heureuse ; je t'accepte pour mon fils. Viens !

Kwik se jeta dans les bras qui lui étaient tendus et embrassa son futur beau-père avec transport en balbutiant, presque fou de joie :

— Brave homme, généreux garde champêtre, je vous respecterai, je vous aimerai jusqu'à mon lit de mort et je travaillerai sans relâche comme un esclave ; nous serons heureux comme trois anges dans le ciel !

Il courut vers Anneken et la serra également dans ses bras ; mais le garde champêtre l'éloigna immédiatement et le blâma de ces manières inconvenantes. Kwik, pour donner

carrière à sa joie, sauta en balançant les bras, dans la chambre : dansa, chanta et renversa les chaises dans sa course insensée. Lorsqu'on tâcha de le calmer, il s'écria :

— Pardonnez-moi ; ce n'est pas ma faute, je suis fou ; il faut que cela éclate ou j'étouffe. Suis-je éveillé ou est ce que je rêve ? Non, non, c'est vrai ; Anneken, la bonne Anneken, ma femme ? Moi, le mari d'Anneken ? — Ah ! monsieur Victor, qui aurait espéré cela quand nous plongeions dans cet abominable puits ?

Et il se jeta au cou de son ami en versant des larmes sur sa poitrine ; mais, un instant après, il s'élança vers la table, prit un verre, le leva et s'écria :

— Encore un toast joyeux ! Messieurs, mesdames, mes amis, je bois à la sante et à la longue vie de mon Anneken, de la *baesinne* Kwik, la fermière de la ferme Bleue, à Aertselaer. Je bois en l'honneur de notre belle et chère patrie, et je bénis Dieu dans le ciel qui nous rend tous heureux ! Hourrah ! Hourrah !

FIN

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 5 Janvier, 1871.

Table with multiple columns for products (PRODUITS) and locations (Montréal, St. Jean, St. Hya., Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec). Rows include various agricultural goods like flour, grain, oil, and livestock.

COCHONS BERKSHIRES & SUFFOLK PUR SANG, A vendre. LOUIS BEAUDIN, 8 nov.—ak Montréal

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin de Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les ciroulaire, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre, Cromwell, Ct. Septembre 1870.—a22

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DESTRAINS POUR L'HIVER DE 1870.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les trains partiront maintenant de Montréal comme suit :

ALLANT A L'OUEST. Train de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires 3.00 A.M. Express de nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'ouest à 8.00 P.M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 8.00 A.M., 9.30 A.M., 2.00 P.M., et 5.00 P.M. Le train de 2.00 p. m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST. Trains d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central 8.40 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central 8.30 P.M. Express pour Island Pond 2.00 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dortirs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Le steamers "CARLOTTA" ou "CHASE", laissez à Portland pour Halifax N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret. La compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jeudis, à 5.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B. &c., &c. On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et aux terminus de l'hemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue, St. Jacques. C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant.

Montréal 12 D. c., 1870.—a k

LA SEMAINE AGRICOLE IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR DUVERNAY, FRERES No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL \$1 par an